# ÉTUDE MÉDICALE

SUR

# PLATON,

PAR

**le Docteur A^te GIRBAL,**

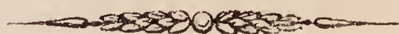
*Ancien Chef de clinique médicale de la Faculté de Montpellier, Ex-Chirurgien chef-interne de l'Hôtel-Dieu de Nimes, Secrétaire de la Société de médecine et de chirurgie pratiques de Montpellier, etc.*

« *Plato, omnium philosophorum princeps.* »

( *Galeni, de placitis Hippocratis et Platonis, libri novem.* Edition de Gottlob Kühn ; Leipsick, 1823, Ve vol., p. 319. )

« *Ferunt Pythagoreos summo studio operam medicæ arti navasse. Sed et Plato plurimum curæ in eam contulit, et Aristoteles Nicomachi filius ; aliique multi.* »

( *Cl. Æliani, varia historia.* 1731, in-4°, t. II, p. 611. )



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1854.

(EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE MONTPELLIER.)

# ÉTUDE MÉDICALE

SUR

# PLATON.

## CHAPITRE Ier.

### I. — Coup d'œil général sur Platon.

Avant d'étudier Platon au point de vue médical, il convient, ce me semble, de résumer en quelques lignes l'idée que je me fais de ce grand homme considéré d'une manière générale.

Disciple et admirateur de Socrate, Platon a légué à la postérité une magnifique exposition de la doctrine philosophique de son maître; mais il brille surtout par un fond d'idées qui lui est propre. Penseur profond et hardi, esprit éminemment créateur, il a consacré toute sa

longue existence à la recherche et à la démonstration d'une foule de vérités. Que de grandeur, quelle élévation de sentiments, quelle richesse de style, quelle puissance de conception dans le *Phédon*, dans le *banquet*, le *Théétete*, le *Timée*, en un mot dans tous ses dialogues ! Il a remué d'une main ferme et courageuse les questions les plus ardues de la psychologie, de la dialectique, de la théologie, de la morale, de la politique et même de la médecine, laissant, sur tous les points qu'il a touchés, l'empreinte de son génie. Nul autre avant lui n'avait abordé une étude aussi vaste et aussi compliquée.

Comme psychologiste, Platon mérite sans contredit le premier rang. Quatre siècles avant l'ère Chrétienne, il a prouvé l'immortalité de l'âme pensante, en écrivant les belles pages de *l'Apologie de Socrate*, du *Phédon* et du 10e livre *de la République*; démonstration sublime à laquelle plus de vingt-deux siècles de discussions psychologiques n'ont presque rien ajouté !.... Est-il dès lors surprenant qu'il ait été l'objet des éloges les plus enthousiastes, et que Galien nous apprenne que déjà Posidonius le surnommait le *divin Platon* (1) !

Platon est un des ennemis les plus ardents du sensualisme, et le père de la fameuse théorie des idées innées. Pour lui, l'origine de nos connaissances provient, non des sens qui ne perçoivent que ce qui est accidentel et contingent, mais de la raison qui seule atteint la réalité absolue. Il définit la science *la notion de l'invisible*, voulant désigner par là la connaissance des forces qui diri-

---

(1) *De placitis Hippocratis et Platonis ;* édition citée, p. 421.

gent les phénomènes et des lois qui président à leur manifestation. Comment la raison parvient-elle à la vérité? Elle y parvient, d'après Platon, par quatre procédés principaux qui constituent sa *Dialectique*. Le premier consiste dans l'art de s'élever des notions particulières aux notions générales, *méthode inductive* déjà reconnue et mise en pratique à Cos, par Hippocrate, et dont, vers la fin du XVI[e] et au commencement du XVII[e] siècle, Bacon a eu la gloire de formuler les règles et de vulgariser les applications à l'étude des sciences naturelles. Le second procédé est *la définition par le genre et la différence*. Au moyen des deux autres, on descend du général au particulier : ce sont la *division* et la *déduction*.

Platon est monothéiste. S'il parle quelquefois de plusieurs Dieux, c'est pour ne pas choquer trop rudement les croyances populaires de son temps. « Dans le système du monde, tel qu'il l'expose dans le *Timée*, dit M. Cousin, il n'y a et ne peut y avoir qu'un seul Dieu; Platon le dit mille fois, et Aristote le répète après lui. Pour tous les deux, les Dieux ne sont pas autre chose que les astres, et, au premier rang, les étoiles fixes (1). » Les attributs qu'il assigne à la Divinité sont une puissance, une bonté et une perfection infinies.

La politique a été considérée par lui comme une simple application en grand de la loi morale. C'est surtout dans cette partie qu'à côté des plus nobles idées, il a déve-

---

(1) Cousin. Traduction de Platon, tome XII, p. 343.

loppé quelques utopies et quelques erreurs. C'est ainsi que, plaçant par-dessus tout ce qu'il appelle l'intérêt de l'État, et faisant trop bon marché de l'individu, il a écrit les lignes suivantes : « Tu établiras dans l'État une médecine et une judicature telles que nous l'entendons, à l'usage de ceux de nos citoyens qui seront bien constitués de corps et d'âme; et quant aux autres, on laissera mourir ceux dont le corps est mal constitué, et on mettra à mort ceux dont l'âme est naturellement méchante et incorrigible (1). » On n'est pas moins surpris de voir Aristote, l'élève, le rival et sur plusieurs points même l'antagoniste de notre philosophe, donner son assentiment à cette maxime barbare. On lit, en effet, le passage suivant, dans le second livre de sa *Politique* : « Il conviendra de défendre par une loi de prendre soin de tous les enfants qui naîtront difformes (2). » Platon est encore allé plus loin; il a proclamé la communauté des femmes, et a écrit dans le *Timée* : « Les enfants devraient être communs entre tous, de façon que personne ne pût jamais reconnaître ses propres enfants, que tous s'estimassent parents de tous, que chacun pût trouver des frères et des sœurs dans tous ceux qui le pourraient être par leur âge, des pères et mères, des aïeux et aïeules dans tous ceux qui sont nés auparavant, des enfants et petits-enfants dans tous ceux qui viennent après (3). » Mais, cette fois-ci, Aristote lui fait

---

(1) Platon. Traduct. de Cousin, tome IX, liv. III *de la République*, page 176.

(2) Aristote. Traduct. de Barthélemy-St-Hilaire, tome II, p. 109.

(3) Platon. Traduct. de Cousin, tom. XII, p. 99.

une rude guerre, et il a beau jeu (1). On porterait néanmoins un jugement trop sévère sur Platon, si on l'isolait du temps et du milieu dans lequel il a vécu, et si l'on oubliait que le Christianisme n'était pas encore venu réhabiliter le mariage et la famille, renverser le paganisme, et établir la société sur de nouvelles bases.

Reconnaissons donc que Platon n'a pas toujours su se préserver des écarts de son esprit ardent et poétique; il a caressé quelques rêveries, et a propagé certaines idées chimériques. Il a ainsi prêté le flanc à quelques critiques passionnées qui, ne voyant que son côté vulnérable, se sont obstinées à répandre leur venin sur ce génie prodigieux, l'une des plus grandes gloires de l'humanité. Il a faibli sans doute dans quelques points, mais il est même beau dans ses imperfections. Quel est d'ailleurs celui qui n'a pas quelquefois erré dans les hautes et difficiles régions de la pensée?

Au point de vue de la philosophie pure, Platon est généralement placé à la tête des spiritualistes ou rationalistes : son principal tort est d'avoir imprimé à ses œuvres un caractère trop spéculatif, en ne tenant pas suffisamment compte des applications pratiques, d'avoir trop exalté l'esprit aux dépens de la matière, la raison aux dépens des sens, d'avoir enfin trop dédaigné les travaux manuels en louant exclusivement ceux de la pensée, tout autant d'exagérations contre lesquelles le philosophe de Stagyre n'a pas manqué de réagir, et, après lui, toute la phalange des pyrrhoniens, des empiriques et des matérialistes.

---

(1) Aristote. Traduct. de Barthélemy-St-Hilaire, t. I, p. 83 et suiv.

A l'exemple de la plupart des pythagoriciens, Platon a fait rentrer dans le plan de ses recherches la notion de la composition du corps humain, l'étude des fonctions, de l'origine des maladies, etc.; il est même l'auteur d'une doctrine anthropologique embrassant à la fois, comme je le prouverai, le spiritualisme et le vitalisme. Ce fait, généralement ignoré ou trop méconnu, m'a paru digne d'être étudié avec soin et d'être mis en lumière.

Galien était tellement convaincu de l'importance des services rendus par Platon à la médecine, qu'il composa un ouvrage intitulé : *de placitis Hippocratis et Platonis*, livre riche de faits et d'aperçus aussi judicieux que profonds, un de ceux qui font le plus d'honneur au médecin de Pergame, et dont M. Cousin a dit avec raison : « Une édition spéciale de cet écrit précieux serait un grand service rendu à la philosophie ancienne (1). » Espérons que ce vœu se réalisera, grâce à M. Daremberg qui nous promet, depuis plusieurs années, une traduction française des œuvres du savant encyclopédiste de l'antiquité! Ce n'est pas seulement dans ce traité que Galien s'occupe de Platon envisagé au point de vue médical; il le cite à plusieurs reprises et presque toujours avec éloges, lui pourtant qui en est si avare, dans plusieurs autres de ses livres, notamment dans le traité *de Cognoscendis curandisque animi morbis*, et dans celui *de Facultatum naturalium substantiâ*. Il se montre toujours plein d'égards pour la doctrine de Platon, alors même qu'il la combat; et il lui arrive rarement de ne pas se croire certain d'être dans

(1) Platon. Trad. de Cousin, tom. XII, p. 362.

le vrai sur les points où le sentiment de Platon est le même que celui d'Hippocrate.

M. Barthélemy-St-Hilaire, traducteur et admirateur d'Aristote, a donc été injuste envers Platon, en ne voyant en lui que le psychologiste. « Platon, assure-t-il, fut, on peut le dire, tout psychologique. Renfermé dans le monde des idées qu'il avait créé, il n'en sortit pas (1). » L'erreur de cette appréciation, en contradiction formelle avec celle d'Elien que j'ai choisie pour épigraphe, de Galien et surtout des médecins dogmatiques, ressortira davantage dans l'analyse des idées médicales de cet illustre philosophe.

J'ajouterai enfin que quelques savants modernes, entre autres MM. Bœckh et Letronne, ont fait une étude spéciale des connaissances de Platon en astronomie.

## II. — Documents fournis sur Hippocrate par Platon, son contemporain. — Platon a-t-il admiré le génie d'Hippocrate ; a-t-il profité de ses œuvres ? — Examen de l'opinion de M. Littré. — Quelques mots sur le Timée.

Platon est né en 430 avant J.-C., deux ans avant la terrible peste d'Athènes ; il est mort en 348, c'est-à-dire à l'âge de 82 ans. Sa biographie nous est connue ; celle d'Hippocrate l'est beaucoup moins. Celui-ci, né en 460, avait 30 ans quand Platon vint au monde. Il est parvenu, comme le premier, à un âge avancé, sans qu'on puisse bien préciser l'époque de sa mort. « On dit qu'il mourut

(1) Aristote. Trad. de Barthélemy-St-Hilaire ; introd., iij.

dans la ville de Larisse, en Thessalie, à l'âge de 85 ans, de 90 ans, de 104 ans, de 109 ans. Il est probable, ajoute M. Littré, que cette progression croissante d'un âge qui reste incertain, est due à la tradition qui, à mesure qu'elle s'est éloignée, a attribué une vie de plus en plus longue à un aussi illustre médecin. (1). » Quoi qu'il en soit, le seul document contemporain que l'on possède sur la vie et les écrits d'Hippocrate est dû à Platon, qui le cite nominativement dans deux de ses dialogues, *Phèdre* et *Protagoras*.

Voici d'abord le passage de *Protagoras* : le dialogue a lieu entre Socrate et un certain Hippocrate, nom assez commun chez les Grecs. « *Socr.* — Si tu allais chez Hippocrate de Cos, qui porte le même nom que toi et qui descend d'Esculape, et que tu lui offrisses de l'argent, si quelqu'un te demandait : Hippocrate, à quel titre veux-tu lui donner cet argent ? que lui répondrais-tu ? — Je répondrais que c'est à titre de médecin. — Et pour quoi devenir ? — Pour devenir médecin (2). » Ce témoignage, relatif à la biographie d'Hippocrate, est d'autant plus précieux, que c'est le seul qui émane d'un contemporain : il en résulte qu'il pratiquait et enseignait la médecine à Cos, qu'il appartient à la famille des Asclépiades, que ses leçons lui étaient payées, et qu'il était connu à Athènes, du temps de Socrate et de Platon.

Dans *Phèdre*, Platon fait allusion à une pensée d'Hippocrate. Ce sont Phèdre et Socrate qui parlent : « *Socr.* — Crois-tu qu'il soit possible de bien connaître la nature

---

(1) Hippocr. Trad. de Littré, t. I, p. 38.
(2) Platon. Trad. de Cousin, t. III, p. 15.

de l'âme, sans connaître la nature universelle? *Phèdre.* — S'il faut en croire Hippocrate, le descendant d'Esculape, on ne peut pas même connaître le corps autrement. *Socr.* — Fort bien, mon cher Phèdre ; mais il ne suffit point qu'Hippocrate l'ait dit, il faut encore examiner si Hippocrate est d'accord avec la raison (1). » Ainsi Platon connaissait un ou plusieurs des écrits d'Hippocrate ; il lui emprunte même un argument qu'il soumet au critérium de la raison. Voilà ce qu'il en a dit, et rien de plus.

Y a-t-il là de quoi inférer, comme l'a fait M. Littré, que Platon admirait Hippocrate et qu'il rendait hommage à son génie? Évidemment non. Nul doute que si le philosophe d'Athènes avait bien connu et médité les immortels écrits du médecin de Cos, il ne lui eût rendu une plus éclatante justice !

Mais, dira-t-on, il y a de grandes ressemblances entre ce qu'a écrit Platon sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie, et ce qu'enseigne Hippocrate ; d'où il suit qu'il a dû le copier. Cette remarque a moins de portée qu'on ne pourrait croire. Notons, en effet, qu'antérieurement à Hippocrate, la médecine était en possession d'un grand nombre de vérités pratiques et de plusieurs théories consignées dans des ouvrages qui ne nous sont pas parvenus : tels sont ceux de Pythagore, d'Empédocle et d'Héraclite, que Platon avait étudiés. « La médecine, dit Hippocrate lui-même, est, dès long-temps, en possession de toute chose, en possession d'un principe et d'une méthode qu'elle a trouvés : avec ces guides, de nombreuses

---

(1) Platon. Trad. de Cousin, t. VI, pages 109 et 110.

et excellentes découvertes ont été faites dans le long cours des siècles, et le reste se découvrira, si des hommes capables, instruits des découvertes anciennes, les prennent pour point de départ de leurs recherches (1). » Il est donc fort possible que plusieurs des analogies qui existent entre Platon et Hippocrate proviennent de ce qu'ils ont puisé aux mêmes sources. C'est ainsi que l'hypothèse des quatre éléments et des quatre humeurs, qui leur est commune, se retrouve dans les plus anciens philosophes. On n'est donc nullement autorisé à affirmer, avec quelques auteurs, que Platon s'était imprégné des idées hippocratiques, et qu'il n'a fait que les reproduire.

Platon ne dit pas à quel livre d'Hippocrate il emprunte la pensée qu'il exprime dans *Phèdre*. Galien a cru qu'elle a été prise dans le traité de *la Nature de l'homme*, où elle se trouve en effet, mais moins explicitement que dans le traité de *l'Ancienne médecine*. M. Littré s'est livré à une longue et minutieuse discussion sur ce point, dans la remarquable introduction qui remplit presque en entier le premier volume de sa traduction des œuvres d'Hippocrate. Pour lui, l'allusion de Platon se rapporte au livre de *l'Ancienne médecine*. On lit, en effet, dans cet admirable ouvrage : « L'homme est composé d'humeurs multiples et d'organes; chaque humeur, chaque organe a son action particulière, et est, en outre, en relation avec les influences très-diverses des aliments, des boissons et de tout ce qui entoure l'homme. Ainsi, pour connaître la nature de l'homme, étudiez tout ce qui a action sur lui. Voilà comment Hippocrate, dirai-je avec M. Littré,

---

(1) Hippocrate. *De l'Ancienne médecine*, trad. de Littré, t. I, p. 573.

entend que l'étude du corps est fondée sur l'étude de l'ensemble de la nature ; voilà aussi de quelle manière l'entend Platon. Il est certes impossible d'obtenir une plus juste concordance, et de jeter plus de lumière sur un raisonnement peu développé. Le texte d'Hippocrate est le meilleur commentaire du texte de Platon (1). » A cette citation, il serait facile d'en joindre d'autres également extraites du livre de *l'Ancienne médecine*; elles concordent avec la première, et prouvent que Platon a eu très-probablement en vue ce traité, quand il a parlé d'Hippocrate dans *Phèdre*. « Il en résulte, observe M. Littré, que ce livre est un des plus authentiques que nous possédions ; la citation de Platon étant rapportée à sa véritable place, il ne reste plus aucun doute sur un écrit que le disciple de Socrate a tenu dans ses mains, a lu et a loué. Platon n'a pu en cela ni se tromper ni être trompé (2). » Tout ceci est assurément fort juste ; mais, encore une fois, M. Littré a eu tort d'exagérer, dans tout le cours de son introduction, l'enthousiasme de Platon pour Hippocrate, dans le but de donner plus de poids à l'argument ci-dessus. En consultant les éditions grecques des œuvres de Platon, j'ai pu aisément me convaincre qu'il ne dit pas autre chose d'Hippocrate que ce que M. Cousin lui fait dire dans les deux passages que je viens de rapporter ; j'ai même été surpris qu'il ne l'ait pas cité dans le *Timée*. Ce fait n'enlève rien, sans doute, au génie du médecin de Cos ; mais il mérite d'être constaté, dans l'intérêt de la vérité.

---

(1) Littré. Ouvrage cité, p. 310.
(2) Littré. Ouvrage cité, p. 313.

A part les notions médicales qu'il put puiser dans Hippocrate et surtout dans ses prédécesseurs, Platon en acquit de nouvelles en voyageant en Égypte et en Italie, où il se lia d'une manière toute particulière avec Timée de Locres, qui était à la fois philosophe et médecin. Un de ses dialogues, le plus important au point de vue médical, porte même le nom de *Timée*, ou *de la nature*; c'est celui dont j'aurai surtout à m'occuper. Un autre, intitulé *Timée* ou *l'âme du monde,* a été considéré comme apocryphe; il s'écarte en quelques points de la doctrine professée dans le premier; il est plus court et offre beaucoup moins d'intérêt; je n'en dirai que quelques mots.

Le vrai *Timée* est un des derniers dialogues que Platon a composés; il a été étudié par beaucoup d'auteurs. Aristote en écrivit un résumé, Cicéron en fit la traduction; Galien l'a beaucoup médité, tout en reconnaissant que cet ouvrage n'est accessible qu'à un petit nombre d'intelligences (1). Sprengel, qui n'en a pas toujours bien compris l'esprit, lui reproche son obscurité (2). En France, il est mieux connu, depuis que M. Cousin en a publié la traduction, en 1839, dans son douzième volume (3). Quel que soit le mérite du traducteur, son œuvre laisse à désirer. Il est à regretter, par exemple, qu'il n'ait point fait précéder ce dialogue, qui l'exigeait plus que tout autre, d'un argument particulier; il est fâcheux, en outre, que les quelques notes dont il l'accompagne ne portent que sur des points secondaires, pour la plupart. Heureusement que cette lacune a été comblée,

---

(1) *De facultatum naturalium substantia.*

(2) Sprengel. Hist. de la méd., t. I, p. 341 et suiv.

(3) Page 94 à 245.

du moins en grande partie, en 1841, par M. Henri Martin, auteur d'une fort belle traduction du *Timée*, présentant le texte grec en regard du français, et enrichie d'une foule de développements d'un haut intérêt ; mais cet ouvrage est imparfait, comme le précédent, dans la partie médicale (1). Enfin, il a paru en Allemagne quelques dissertations médicales sur le *Timée* ; celles-ci sont rares, elles ont eu peu de retentissement parmi nous, et il m'a été impossible de me les procurer.

Là se bornent les considérations préliminaires qu'il m'a paru indispensable d'établir ; je vais entrer maintenant dans le cœur même de mon travail.

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### I. — Notions anatomiques, physiologiques et pathologiques contenues dans le Timée.

Dans l'étude du *Timée*, c'est surtout l'ouvrage de M. Henri Martin qui m'a servi de guide ; c'est à sa traduction que se réfèrent mes citations. En voici le motif : cette traduction était déjà terminée quand celle de M. Cousin parut ; et, depuis lors, M. Henri Martin a profité de celle-ci pour améliorer la sienne avant de la publier ; il déclare lui-même *qu'elle lui a été de la plus grande utilité* (2). Du reste, elles se ressemblent dans les points

---

(1) H. Martin. Études sur le Timée, 2 vol. in-8°.
(2) H. Martin, ouv. cité, tom. II, pag. 414.

principaux ; l'une et l'autre ont été faites d'après les textes fournis par MM. Bekker et Stallbaum, hellénistes allemands du premier ordre ; mais M. Henri Martin a mis le plus grand soin à indiquer et à commenter les divers travaux antérieurs faits sur le même sujet, labeur aussi pénible qu'utile ; car, comme dit Montaigne, *il y a plus à faire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur les autres sujets.*

L'étude des sens a spécialement fixé l'attention de Platon. Il ne les considère pas au point de vue anatomique ; il s'attache surtout à décrire leurs fonctions, oubliant trop souvent que l'Anatomie et la Physiologie sont inséparables, et que la première doit servir de fondement à la seconde.

L'organe de la vue est celui dont il fait le plus de cas. Après avoir appelé les paupières *les protectrices de l'œil*, et les larmes *un mélange d'eau et de feu*, il explique la vision par l'action de deux courants lumineux, l'un extérieur, l'autre intérieur, s'écoulant des yeux eux-mêmes. De là résulte une sensation qui, transmise à l'âme, constitue la vue. Est-il besoin d'ajouter que le second courant lumineux admis par Platon est tout-à-fait hypothétique ; mais combien de temps n'a-t-il pas fallu pour le démontrer ! Sa théorie est néanmoins de beaucoup supérieure à toutes celles qui l'ont précédée.

Dans l'explication qu'il donne de l'ouïe, nous trouvons également la vérité à côté de l'erreur. Après avoir établi que le son est une impression transmise par les oreilles au moyen de l'air, du cerveau et du sang, jusqu'à l'âme, il ajoute, on ne sait trop comment, que l'ouïe est le mouve-

ment produit par le son qui, partant de la tête, vient aboutir à la région du foie !

Il a reconnu que le sens de l'odorat est mis en jeu par des particules volatiles qui se dégagent des corps et viennent impressionner les narines; il se contente de distinguer les odeurs en *agréables* et *désagréables*. Quant aux saveurs, il en place le siége dans la langue; il les considère comme résultant de certaines contractions et expansions déterminées par des corps *solubles*, condition indispensable, pour qu'ils soient sapides; il les classe en *aigres, amères, salées, piquantes, douces*. « Platon, dit M. Henri Martin, ne paraît pas savoir que le palais est le principal organe du goût (1). » Malgré l'assertion contraire de M. Henri Martin qui n'est pas médecin, répétons, avec Platon, que *la langue est l'instrument principal du goût*. Aucun physiologiste ne le contestera (2).

Il importe surtout de remarquer le but élevé que Platon assigne aux divers sens. Ici encore se révèle la haute portée de ce grand esprit et l'admiration profonde que lui inspirent la beauté et l'harmonie de l'Univers! « Dieu nous a donné la vue, dit-il, afin que, contemplant dans les cieux les révolutions de l'intelligence, nous pussions nous en servir pour les révolutions intérieures de notre propre pensée, qui sont de la même nature que celles de l'âme du monde; mais troublées, tandis que celles-ci ne peuvent l'être, et afin qu'instruits ainsi, élevés à la participation de la rectitude naturelle de la raison, et imitant ces révolutions divines exemptes de toute

---

(1) Ouv. cité, t. II, p. 284.

(2) Longet, traité de physiologie, t. II, p. 167 et suiv.

aberration, nous pussions faire passer les nôtres, de leurs erreurs à la régularité. » Quant à la voix et à l'ouïe, elles nous ont été données pour réduire les révolutions de notre âme à l'ordre et à l'accord parfaits représentés par le chant musical. — C'est de la poésie, dira-t-on ; soit, mais il faut avouer qu'elle est bien sublime !

Platon a aussi étudié les impressions communes au corps entier. Il les divise en deux catégories, suivant qu'elles s'accompagnent de sensations agréables ou douloureuses. Il regarde comme insensibles les os, les cheveux, et toutes les parties composées principalement *de terre*. Au contraire, les organes de la vue et de l'ouïe, par exemple, sont très-sensibles, parce qu'ils renferment beaucoup *de feu et d'air*. Cette explication n'est qu'une conséquence des opinions erronées qui régnaient à cette époque, et que plus tard Galien a contribué à propager et à perpétuer pendant plusieurs siècles. Quoi qu'il en soit, n'y a-t-il pas dans la pensée suivante un grand fonds de vérité ! « une impression violente et contraire à notre nature, produite en nous tout à coup et avec force, est douloureuse ; celle qui, produite de même tout à coup, rétablit les choses d'après notre nature, est agréable ; celle qui vient doucement et peu à peu est insensible, et le contraire a lieu pour les impressions contraires. » Platon a même entrevu que l'économie peut supporter sans douleur et même sans aucun symptôme des altérations graves qui se développent lentement ; tandis que le contraire a habituellement lieu, si leur marche est rapide. Vérité importante qui s'applique, on le sait, non-seulement aux lésions affectant des organes d'une utilité secondaire, mais encore aux principaux, tels que le cerveau, le cœur et le poumon.

L'insuffisance des notions anatomo-physiologiques l'a empêché de donner une théorie plus précise et plus vraie des sensations. De même qu'Hippocrate, il ignorait les fonctions des nerfs ; il les confondait avec les tendons et les ligaments, erreur détruite par les travaux d'Erasistrate, d'Hérophile, et définitivement réfutée par Galien, qui a écrit cette phrase remarquablement vraie : *Nervus omninò aut ex cerebro, aut spinali medullâ exoritur, sensum vel motum vel utrumque partibus quibus inseritur conducens* (1). L'habile expérimentateur ajoute même plus loin : *Quum igitur nervi partem medullarem dissecueris, statim membrum, in quod nervus pervenit, sensûs motûsque omninò expers apparet. Quod autem et spinalis medulla ipsa a cerebro facultatum habeat originem, liquet ex eo, quod, dissectâ ipsâ quâcumque in parte, quæ regio supra sectionem habetur, sane conservatur, quæ inferius est, sensum statim amittit et motum, dum omnes musculi, qui ab ipsâ nervos mutuantur, insensibiles immobilesque fiunt. Erasistratus igitur, etsi non antea, certe in senectute, verum nervorum principium consideravit. At Aristoteles perpetuo ignorans merito usum cerebri nescit explicare* (2). Quel abîme entre le vague et l'incertitude d'Hippocrate et de Platon, sous ce rapport, et l'admirable précision de Galien ! Il a eu raison de ne pas comprendre Platon dans le blâme qu'il inflige à Aristote ; car Platon, bien supérieur en cela à son élève, place le siége de l'âme pensante dans l'encéphale, tandis que celui-ci le place dans le cœur.

Ce que Platon dit des songes mérite d'être rapporté

---

(1) *De placit. Hippocr. et Plat.*, ouvr. cité, p. 204.
(2) *Ibid.*, pages 646 et 647.

Il commence par établir que lorsque le sommeil est très-profond, il est peu troublé par les songes ; mais lorsqu'il reste encore quelque agitation, il en résulte une plus ou moins grande diversité d'images semblables à des objets, soit intérieurs, soit extérieurs, et dont le souvenir se conserve après le réveil. Il admet, jusqu'à un certain point, la divination dans les songes, et il met le siége de cette faculté dans le foie, singulière assertion sur laquelle j'aurai à revenir. « Une preuve, dit-il, que Dieu n'a donné la divination à l'homme que pour suppléer à son défaut d'intelligence, c'est qu'aucun homme ayant l'usage de sa raison n'atteint jamais à une divination inspirée et véritable, mais bien celui dont la faculté de penser se trouve entravée par le sommeil, ou bien égarée par la maladie ou par quelque fureur divine. Mais c'est à un homme dans son bon sens qu'il appartient de réfléchir sur les paroles prononcées, soit dans le sommeil, soit dans l'état de veille, par la divination ou l'enthousiasme, et dont on conserve le souvenir, et sur toutes les apparitions, de les discuter toutes par le raisonnement, et de voir comment et pour qui elles sont le signe de quelque bonheur ou de quelque malheur présent, passé ou futur. » Ne dirait-on pas que le philosophe d'Athènes fait ici allusion non-seulement aux rêves ordinaires, mais encore au somnambulisme naturel et magnétique ? Ceux qui ne relèguent pas dans le pays des chimères les faits de cet ordre seront charmés de ce langage, quelque étrange et exagéré qu'il puisse paraître.

La croyance à la *divination* n'appartient pas seulement à Platon ; elle était acceptée par la plupart des phi-

losophes de l'antiquité. Aristote, esprit froid, positif, sévère, l'a combattue par de solides arguments (1).

Abstraction faite de cette vérité, que le cerveau est le le siége de l'intelligence, Platon ne nous apprend rien ou presque rien de satisfaisant sur l'anatomie et la physiologie de l'encéphale, de la moelle épinière et des nerfs. Il se contente de considérer le cerveau et la moelle comme une même substance, d'où il fait provenir la liqueur spermatique, erreur qu'il est inutile de réfuter ; il parle des sutures du crâne, et indique assez bien les disques osseux ou vertèbres qui enveloppent la moelle, et les articulations qui les unissent.

Ce n'est que par une interprétation forcée que MM. Cousin et Henri Martin ont cru trouver dans Platon le germe de la phrénologie, *dans ce qu'elle a de raisonnable* (2).

Bien que les conditions anatomiques et physiologiques des organes manifestateurs des trois grandes facultés de l'âme : intelligence, volonté, sensibilité, fussent inconnues à Platon, il est l'auteur d'une admirable doctrine psychologique. M. Barthélemy-St-Hilaire, je me plais à le reconnaître, lui rend, sous ce rapport, pleine et entière justice, et le place bien au-dessus du philosophe de Stagyre. « La vérité n'avait jamais, dit-il, été présentée sous des formes aussi belles, appuyée d'arguments aussi invincibles, conquise par une méthode plus irréprochable. Les siècles ont adopté la solution platonicienne ; ils l'ont approfondie, ils ne l'ont pas

---

(1) Aristote. De la divination dans le sommeil, édit. de Barthélemy-St-Hilaire.

(2) Cousin, ouv. cité, p. 365. — H. Martin, ouv. cité, t. II, p. 310.

changée (1). » La notion de l'appareil nerveux central et périphérique aurait été le complément ou pour mieux dire le couronnement de la théorie de Platon. Nul doute que l'observation clinique et les recherches expérimentales ne nous aient révélé depuis lors un grand nombre de vérités utiles à l'étude de la psychologie.

On trouve dans le *Timée* une assez longue dissertation sur plusieurs organes, et des considérations anatomiques sur les principaux viscères. Je m'attacherai surtout aux assertions principales, passant rapidement sur celles qui sont moins importantes et qui portent la trace de l'esprit trop conjectural de l'auteur.

Voyons d'abord l'idée qu'il se faisait des appareils circulatoire et respiratoire. Ceci mérite le plus sérieux examen.

Platon a pressenti la circulation du sang. Il dit que LE CŒUR EST LE NŒUD DES VEINES ET LA SOURCE DU SANG QUI CIRCULE AVEC FORCE DANS TOUS LES MEMBRES : τὴν δὲ δὴ καρδίαν ἅμμα τῶν φλεβῶν καὶ πηγὴν τοῦ περιφερομένου κατὰ πάντα τά μέλη σφοδρῶς αἵματος. Ce témoignage est on ne peut plus précieux. Notons d'abord, comme l'observe justement M. Littré à propos des livres hippocratiques, que le mot φλέψ s'applique à la fois aux artères et aux veines ; mais je dois ajouter que ce passage de Platon renverse de fond en comble une partie de l'échafaudage d'arguments si laborieusement entassés par le savant philologue que je viens de citer. Voici, en effet, ce qu'on lit dans son chapitre intitulé : *Quelques points de chronologie médicale.* « Pour lui ( Aristote ), c'est donc une doctrine arrêtée : le sang et les

---

(1) Préface du traité de la psychologie d'Aristote, p. 5.

veines doivent avoir et ont une source, une origine ; et cette source, cette origine est dans le cœur......... Tous les livres où l'origine des vaisseaux sanguins est placée dans le cœur, appartiennent à une époque postérieure à l'enseignement d'Aristote. La règle de critique que j'établis ici est positive, car elle se fonde sur le témoignage d'Aristote (1). » Tel est, il est vrai, le témoignage d'Aristote que M. Littré rapporte avec soin, et duquel il résulterait qu'antérieurement à lui, *tous les auteurs auraient mis l'origine des veines dans la tête et dans le cerveau* (2). » Assertion dénuée de fondement, car la découverte dont Aristote se proclame l'auteur appartient à Platon, et se trouve nettement formulée dans le *Timée*. M. Littré a oublié que le philosophe de Stagyre a été parfois injuste, on peut même dire ingrat envers son maître. Quand il s'est agi d'Hippocrate, l'habile commentateur a tiré le plus grand parti possible du témoignage de Platon ; comment donc se fait-il qu'il méconnaisse, en faveur d'Aristote, le droit si légitime de Platon à la priorité de la découverte en question ? S'il avait eu présente à l'esprit la citation que je viens d'emprunter au *Timée*, nul doute qu'il ne fût arrivé à une conclusion toute différente de celle qu'il a émise. Peut-être même n'aurait-il pas écrit la phrase suivante : « Tout prouve que les idées de cercle et de circulation n'ont été ni comprises ni poursuivies par les anciens physiologistes (3). »

Mais, dira-t-on, Platon et Aristote ont vécu à la même

---

(1) Ouv. cité, pages 219 et 220.

(2) *Ibid.* p. 220.

(3) *Ibid.* p. 223.

époque, d'où il suit que le critérium de M. Littré, quoique reposant sur un fait erroné, ne perd rien de sa valeur, au point de vue de la chronologie médicale. Pour répondre à cette objection, il suffit de rappeler et de confronter quelques dates (1). Elles nous montrent qu'Aristote est né 46 ans après Platon, qu'il est mort 26 ans après lui, et qu'il n'avait que 16 ans quand Socrate succomba. Tout porte à croire qu'il ne publia aucun ouvrage avant 50 ans (2); et en admettant que Platon n'ait composé le *Timée* qu'à 60 ans, il y aurait toujours un intervalle de 36 ans environ.

Après avoir considéré le cœur comme *le nœud des vaisseaux sanguins,* Platon parle de ces vaisseaux eux-mêmes qui parcourent et arrosent le corps, comme *une vallée.* Il en signale deux *situés le long du rachis, comprenant entre eux la moelle épinière :* ce sont évidemment l'aorte et la veine cave inférieure; il indique aussi les nombreux courants qui vont à la tête. Il place enfin dans la circulation sanguine la principale source de la chaleur vitale. « Tout animal, dit-il, a une très-grande chaleur dans les parties internes où sont le sang et les veines ; et c'est comme une source de feu qui est en lui. »

---

(1)

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Socrate, | né en | 470, | mort en | 400, | av. J.-C., | à 70 ans. |
| Hippocrate, | — | 460, | — | 377, | — | à 83 *id.* |
| Platon, | — | 430, | — | 348, | — | à 82 *id.* |
| Aristote, | — | 384, | — | 322, | — | à 63 *id.* |

(2) Barthélemy-St-Hilaire. Préf. de la psychologie d'Aristote, p. 71.

La théorie de la respiration occupe dans le *Timée* une plus large place que celle de la circulation. Un mot d'abord sur la partie anatomique : l'auteur mentionne *les conduits de la trachée-artère qui se distribuent dans le poumon, organe mou, percé de cellules comme celles d'une éponge, placé autour du cœur comme un coussin mou*, οἷον ἅγμα μάλακον. « On est frappé, dit M. Cruveilhier, de la justesse de l'expression d'Avicenne qui appelle le poumon *le lit du cœur* (1). » Mais l'honneur de cette comparaison revient évidemment au Philosophe d'Athènes plutôt qu'au Médecin Arabe. Galien fait remarquer que c'est encore Platon qui a employé le premier l'heureuse expression de διαφράγμα, pour désigner la cloison musculo-membraneuse qui sépare l'abdomen du thorax. On ne s'explique pas comment, après avoir établi des données aussi justes, il a pu appeler le poumon un tissu vide de sang, ἄναιμον, destiné à recevoir l'air et la boisson, τὸ τε πνεῦμα καὶ τὸ πῶμα. M. Littré observe que cette dernière opinion, qui était celle de la haute antiquité, fut ingénieusement réfutée par Erasistrate (2).

Sous le nom de *respiration*, Platon décrit, d'une manière un peu obscure et mal interprétée par quelques commentateurs, une fonction complexe comprenant à la fois l'*inspiration*, l'*expiration*, la *transpiration* et l'*absorption*, voire même la *nutrition*. L'hypothèse s'y trouve mêlée à l'observation. En voici le résumé qui me paraît le plus fidèle : l'air qui sort du poumon par le nez et la

---

(1) Cruveilhier, anat. descript., 3e édit., tom. III, pag. 471.
(2) Littré, ouv. cité, pag. 377.

bouche, *expiration*, rencontrant l'air extérieur, le pousse et le fait rentrer par les pores de la peau et des chairs. Celui-ci s'insinue ainsi dans le corps et vient occuper la place que le premier a laissée ; il se porte ensuite du dedans au dehors par la même voie, et pousse à son tour l'air extérieur qui entre alors par la bouche et le nez dans le poumon, *inspiration*.... Il admettait que l'air pénètre dans les veines où il circule avec le sang et *rafraîchit* le corps. C'est le sang, dit-il, qui nourrit les chairs et le corps entier ; c'est en lui que tous les membres puisent de quoi remplir le vide formé par les parties qui disparaissent..... Quand les pertes surpassent le courant réparateur, tout dépérit; et tout grandit quand celui-ci les surpasse.

Cette théorie, quoique vicieuse et compliquée, contient deux grandes vérités : 1° le rôle immense du sang ; 2° la circulation du sang avec les gaz. Aristote en a vigoureusement combattu la partie conjecturale dans son beau traité *de la respiration*, dont le chapitre V est intitulé : *Réfutation de la théorie du Timée sur la respiration* (1). Fils de médecin, savant naturaliste, génie puissamment observateur, supérieur à son maître dans le domaine des faits, le philosophe péripatéticien étudia minutieusement cette fonction chez les insectes, les poissons et les animaux supérieurs ; il lui fut facile de démontrer combien était imaginaire le rôle que Platon fait jouer à l'entrée et à la sortie alternatives de l'air par la peau. Il a eu tort, de son côté, de vouloir s'approprier l'idée, d'ailleurs erronée

---

(1) Édit. de Barthélemy St-Hilaire.

et qui se trouve dans le *Timée*, d'après laquelle la respiration servirait à diminuer la chaleur du corps. Il n'a pas enfin entrevu l'importance de la respiration comme *fonction nutritive*. Galien, profitant des travaux de ses devanciers avec la sagacité qui le distingue, a donné une théorie moins imparfaite de cette importante fonction (1).

Passons maintenant à l'abdomen. L'exposé anatomo-physiologique des parties contenues dans cette grande cavité laisse beaucoup à désirer. Il est à la fois incomplet et erroné dans beaucoup de points; on y trouve néanmoins quelques justes indications. Après avoir énoncé cette vérité, que *le poumon est le distributeur de l'air dans tout le corps*, Platon suppose que la boisson qui a traversé cet organe passe par les reins et la vessie. Il se contente de mentionner, en passant, les circonvolutions intestinales, et s'arrête surtout à l'examen du foie et de la rate. Le foie est désigné comme un organe dense, poli, brillant, doux mais renfermant de l'amertume. Son grand lobe est indiqué ainsi que le réservoir et les conduits biliaires. Il est censé jouer un rôle singulièrement poétique, *réfléchissant comme un miroir les images de la pensée et servant à la divination*! Le philosophe est plus dans le vrai quand il parle de la possibilité du mélange de la bile avec le sang, et de la coloration jaunâtre qui en résulte. Quant à la rate, elle est située à gauche du foie; elle sert surtout *à rendre celui-ci brillant, à recevoir dans son tissu spongieux et vide de sang les ordures de*

---

(1) Galien, ouv. cité, liv. VIII, pag. 707 et suiv.

*celui-ci ; elle peut prendre dans les maladies un développement considérable.* Il compare les organes génitaux à un animal indocile à la raison, qui s'efforce, à cause de ses appétits furieux, de dominer sur tout. L'utérus peut se déplacer, errer de tous côtés à travers le corps, obstruer les conduits de l'air, empêcher la respiration, et causer les maladies les plus graves et les plus variées. Le sperme est appelé un liquide animé et vivant dont la présence amène le désir de l'émission. Enfin Platon distingue dans le sang le sérum et le caillot, on peut même dire la fibrine.

Discuter ce qu'il y a de vrai et de faux dans les propositions ci-dessus serait tout au moins un hors-d'œuvre. Il suffit de les avoir consignées ici.

Je passerai, en outre, sous silence la dissertation de Platon sur l'origine des quatre éléments, sur les formes triangulaires et sur leurs propriétés, *speculationem medico inutilem*, comme dit Galien, qui le blâme, avec raison, de s'être écarté, sur ce point, de la voie Hippocratique (1).

Quelle est, d'après Platon, la cause prochaine ou l'essence des maladies ? MM. Chomel et Dubois (d'Amiens) répondent pour lui : *C'est le trouble des éléments dont le concours et l'harmonie constituent la santé* (2). Ils ne rendent qu'imparfaitement sa manière de voir. La voici, telle qu'il nous l'offre dans le *Timée* : l'eau, l'air, la terre et le feu, qui constituent le corps, peuvent être altérés de

---

(1) Galien, ouv. cité, liv. VIII, pag. 667.

(2) Chomel, élém. de path. génér., 1841, pag. 10. — Dubois (d'Amiens), traité de path. génér., tom. I, pag. 14.

quatre manières, et devenir causes de maladies : 1° par la surabondance *contre-nature*, παρὰ φύσιν (expression que M. Henri Martin a omis de traduire), de chacun de ces éléments; 2° par leur diminution ; 3° par leur déplacement ; 4° par l'appropriation d'une qualité qui ne leur convient pas; les parties sèches, par exemple, deviennent humides, les froides deviennent chaudes, les légères deviennent denses, etc. Mais il a soin d'ajouter qu'il y a d'autres compositions secondaires, comme la moelle, les os, les chairs, les nerfs, le sang, etc., qui, troublés dans leur formation et leur harmonie naturelles, causent de graves maladies. Il s'est préservé de l'erreur dans laquelle tombèrent beaucoup de médecins de l'antiquité, qui faisaient provenir toutes les maladies d'une cause unique, telle que le froid ou le chaud, le sec ou l'humide, hypothèse exclusive, réfutée par Hippocrate dans le *Traité de l'ancienne médecine*. Le médecin de Cos voulait qu'on tînt compte de tous les éléments qui composent le système humain, et non d'un seul aux dépens des autres. Telle était aussi la pensée de Platon. Avant eux, un disciple pythagoricien, Alcméon, avait déjà dit : « Ce qui maintient la santé, c'est l'égale répartition des qualités de l'humide, du chaud, du sec, du froid, de l'amer, du doux et des autres; la domination de l'une d'entre elles produit la maladie, et cette domination est délétère (1). »

Pénétrons plus avant dans la pathogénie de Platon. Il suffit, pour la faire connaître, de traduire à peu près textuellement. — Lorsque la chair se dissout et rentre dans les veines, alors circule avec de l'air un sang abon-

---

(1) Cité par Littré, tom. I, pag. 562.

dant, composé de divers principes, inégalement coloré, ayant des qualités acides ou salées, et contenant plusieurs espèces de bile, de sérosité et de pituite. Toutes ces humeurs produites en sens inverse et corrompues, commencent par altérer le sang, ne donnent aucune nourriture au corps, circulent en tout sens dans les veines, n'observent plus l'ordre de leurs mouvements réguliers, sont ennemies les unes des autres, au lieu de se servir mutuellement, et attaquent les parties stables et solides du corps qu'elles corrompent et qu'elles dissolvent. La bile ainsi que la sérosité et la pituite, qu'il distingue en aigre, douce et salée, joue un grand rôle en pathologie. Il en est de même des altérations du sang, qu'un mauvais régime peut rendre acerbe, salé et desséché, de gras, d'uni et de visqueux qu'il est normalement. La sueur, les larmes et les autres humeurs semblables, dont l'écoulement journalier purge le corps, deviennent des causes de maladies lorsque le sang n'est pas entretenu, comme il doit l'être naturellement, par le boire et le manger, mais qu'il tire son aliment d'ailleurs, en sens inverse, contre les lois de la nature. Platon parle aussi des maladies qui résultent de la respiration d'un air vicié. Lorsque le poumon, distributeur de l'air dans tout le corps, obstrué par des écoulements d'humeurs, n'offre à l'air que des issues encombrées, celui-ci, ne pouvant pénétrer d'un côté, et se portant de l'autre avec trop d'abondance, d'une part cause la corruption des parties qu'il ne vient pas rafraîchir ; de l'autre, s'introduisant dans certaines veines avec trop de violence, les tordant avec force et dissolvant le corps, se trouve renfermé dans sa partie intérieure, où est le diaphragme : de là naissent mille

maladies douloureuses, accompagnées de sueurs excessives.

L'auteur signale les fâcheux effets de l'introduction anormale de l'air dans les tissus. Il désigne sous les noms de tétanos et d'opisthotonos la contraction et la roideur musculaires qui constituent ces maladies, *dont le traitement est difficile, car ce sont principalement les fièvres qui les dissipent.* — Les dartres blanches, et autres maladies semblables qui souillent la peau sont engendrées par la pituite. — La maladie sacrée, c'est-à-dire l'épilepsie, est produite par l'action de la pituite et de la bile noire sur le cerveau. — La pituite aigre et salée est la cause de toutes les maladies catarrhales, et, suivant les lieux très-différents vers lesquels elle s'épanche, elle reçoit toutes sortes de noms. — C'est la bile qui produit toutes les inflammations. — Parmi les maladies intestinales que la bile peut produire, figurent la diarrhée et la dysenterie. — Quand le corps est malade surtout par l'excès du feu, il en résulte des ardeurs et des fièvres continues; l'excès de l'air produit les fièvres quotidiennes; celui de l'eau les fièvres tierces, parce que l'eau est plus lente que l'air et le feu. Quant à la terre, comme elle est la plus lente des quatre, son excès, se purifiant en des périodes quadruples de temps, produit les fièvres quartes dont il est bien difficile de se défaire. Galien a fait une critique sévère de cette théorie pyrétologique, à laquelle il substitue celle des quatre humeurs. Hypothèse pour hypothèse, autant valait celle de Platon (1).

De même qu'Hippocrate, Platon et plusieurs autres, le

(1) Galien, ouv. cité, liv. VIII, pag. 697 et 698.

médecin de Pergame admit, on le sait, la théorie des quatre éléments, des quatre qualités et des quatre humeurs correspondantes. C'est même lui qui a attaché le plus d'importance à cette doctrine surannée, et qui lui a donné les plus grandes proportions, dans ses subtils et prolixes développements. Rappelons en quelques mots en quoi elle consiste : le chaud correspond au feu, le froid à l'air, le sec à la terre, l'humide à l'eau. Voilà pour les éléments et les qualités. Quant aux humeurs, savoir : le sang, la pituite, la bile jaune et la bile noire, la bile jaune correspond au feu, elle est chaude et sèche; la bile noire correspond à la terre, elle est froide et sèche; la pituite correspond à l'eau, elle est froide et humide, etc. D'après Galien, c'est la pituite qui est la cause des fièvres quotidiennes; la bile jaune produit les fièvres tierces; les fièvres quartes sont engendrées par la bile noire, etc. Telle est l'indication succincte d'un système qui a joué un rôle immense dans la médecine ancienne. Au premier abord, il paraît décevant, absurde, ridicule; mais il est moins condamnable après un examen plus sérieux. « Les théories tombées en désuétude, dit M. Littré, si on les prend du côté de leur erreur, n'ont aucun intérêt; mais, si on les prend du côté de leur vérité, elles méritent de l'attention, et elles donnent de l'instruction, car elles montrent comment, à une certaine époque, l'esprit humain a essayé de résoudre l'éternel problème qui lui est proposé. Les qualités, au moins en physiologie, sont une des solutions de la constitution du corps vivant. Les anciens virent, comme les modernes, que le corps est composé d'éléments médiats et immédiats. Les éléments médiats furent le feu, l'air, l'eau et la terre, comme ils sont, de notre temps, l'oxygène, l'hydrogène,

le carbone, et les autres substances indécomposées que la chimie a découvertes. Les éléments immédiats furent le sang, le phlegme, la bile noire, la bile jaune, ou le chaud, le froid, le sec et l'humide, ou l'amer, le doux, le salé, etc., suivant que l'on considérait plus particulièrement les éléments immédiats dans leurs rapports avec les quatre éléments, ou dans leurs qualités diverses. De telle sorte que la conception des humeurs radicales ou des qualités est une idée véritable qui suppose le corps constitué des mêmes éléments que le reste des choses, et une hypothèse qui cherche à expliquer pourquoi ces éléments primitifs ne s'y montrent pas en nature (1). »

Revenons au *Timée*; il contient d'autres particularités médicales qui méritent de fixer notre attention.

Les maladies de l'âme consistent dans le manque d'intelligence. Il y en a deux espèces, savoir : la folie et l'ignorance. — Lorsqu'une âme forte et grande se trouve dans un corps bien fait, c'est le plus beau et le plus aimable de tous les spectacles. Supposez que le corps soit disproportionné à cause de la longueur des jambes ou de l'excès de quelque autre qualité, non-seulement le manque de proportion l'enlaidit; mais, dans tous les travaux que doivent supporter tous les membres, il éprouve beaucoup de fatigues, beaucoup de tiraillements et même de chutes, à cause de sa démarche vacillante, et il trouve ainsi en lui-même la cause d'une foule de maux.—Lorsque l'âme se porte avec énergie vers certaines connaissances et certaines recherches, elle consume le corps.—Quand un corps

(1) Littré, ouv. cité, tom. I, pag. 192-193.

grand et fort est uni à une intelligence petite et faible, le corps prenant de plus en plus le dessus, l'âme tend à devenir stupide.

On ne s'attendait peut-être pas à trouver dans Platon une aussi juste appréciation de l'influence des diverses dispositions du corps sur l'esprit, et *vice versâ*. Faisant allusion à quelques passages du traité *de la République*, on a dit et répété avec trop de complaisance que le Philosophe d'Athènes n'était qu'un mystique qui, absorbé par ses études psychologiques, avait entièrement négligé, dédaigné même tout ce qui est du ressort des organes, tout ce qui peut concourir à l'harmonie et au bien-être du corps. Cette accusation serait complètement injuste si elle n'avait d'autre fondement que le langage du *Timée*.

Qu'on médite, en outre, les passages suivants : le mouvement convient au corps ; la meilleure manière de le purger et de lui donner une bonne constitution, ce sont les exercices gymnastiques ; la seconde consiste dans le balancement qu'on se procure, soit en naviguant, soit en se faisant porter sans fatigue d'une manière quelconque. La troisième espèce de mouvement, très-utile quelquefois quand on est forcé d'y recourir, mais dont il ne faut pas faire usage sans nécessité, c'est la purgation produite par les drogues médicinales.— Toutes les fois qu'une maladie n'offre pas de grands dangers, il ne faut pas l'irriter par des médicaments..... Cette pensée de Platon est éminemment hippocratique. Il recommande enfin un exercice régulier des trois espèces d'âmes, ou de forces animatrices, distinction importante qui sera exposée dans le chapitre suivant.

Il est moins exact et moins profond quand il fait

consister le tétanos dans le gonflement des muscles déterminé par la présence de l'air. Je n'aurais rien dit de cette explication, si je n'avais eu à cœur de montrer que celle que M. Henri Martin lui substitue est tout aussi inadmissible, en faisant dépendre cette affection d'une *contraction excessive des nerfs véritables, de ceux que Platon n'a pas connus* (tom. II, pag. 356).

Telles sont les principales notions médicales renfermées dans *le Timée*. Je les ai présentées en les dépouillant en partie du fatras d'hypothèses et d'idées spéculatives qui les enveloppent et les déparent. Ainsi analysées et épurées, elles offrent un système défectueux sans doute, mais savamment conçu et habilement coordonné. Je l'apprécierai plus au long, après avoir passé en revue les autres œuvres de Platon, où il est incidemment question de médecine.

## II. — Quelques notes philologiques sur la partie médicale du Timée.

De ce que Platon a quelquefois employé les mots αἰθήρ et πνεῦμα, quelques auteurs ont conclu qu'il admettait un cinquième élément, *éther* ou *pneuma*. Cette erreur s'est même accréditée sous le patronage de Sprengel (1). Il est pourtant bien certain que Platon n'a parlé, dans le *Timée*, que de quatre éléments : l'eau, l'air, la terre, le feu. Tout ce qu'il dit de *l'éther*, αἰθήρ, c'est qu'il est la partie la plus pure de l'air, ἀέρος, *page* 158. Quant au mot πνεῦμα,

(1) Histoire de la médecine, t. I, p. 341.

il l'emploie principalement pour désigner l'air respiré ou respirable, *pages* 188, 210, 220 et 224. On sait que d'autres auteurs ont donné à ce mot un sens bien différent. Je dois dire néanmoins que l'*éther* est considéré comme un cinquième élément, dans le dialogue intitulé *Epinomis*, que les uns attribuent à Platon, et d'autres à Philippe d'Oponte.

Il est à remarquer que Platon, en désignant le trajet du sang dans les vaisseaux, emploie des expressions qui rappellent l'idée de cercle : ainsi περιφερομένου, *page* 188; περιόδων, *page* 220.

M. Henri Martin me paraît avoir eu une heureuse idée en employant les mots ἄγμα μαλακόν au lieu de ἄλμα μαλακόν ou μάλαγμα, etc. (t. II, p. 306). Qu'il me permette, en outre, de lui soumettre les rectifications suivantes : les mots πηδήσει τῆς καρδίας seraient mieux rendus en disant *battement* ou *palpitation du cœur*, au lieu de *tressaillements*, p. 188. Les mots ἐξ ὀξέος καὶ ἁλμυροῦ ξυνθεὶς ζύμωμα, p. 198, signifient *ayant composé un levain avec quelque chose d'acide et de salé*, et non *avec du vinaigre et de l'eau salée*; enfin les mots ἐντέρων, p. 194, et ἐγκέφαλον, p. 196, ne perdraient pas à être traduits par *intestins* et *encéphale*, au lieu de *boyaux* et *cervelle*.

En parlant du tétanos et de l'opisthotonos, Platon dit: ὧν καὶ τὸ φάρμακον χαλεπόν· πυρετοὶ γὰρ οὖν δὴ τὰ τοιαῦτα ἐπιγιγνόμενοι μάλιστα λύουσι. J'ai traduit littéralement : *dont le traitement est difficile, car ce sont principalement les fièvres qui, en survenant, les dissipent*. En d'autres termes, *les remèdes ne peuvent presque rien contre ces maladies, car il n'y a que la fièvre qui, en survenant, puisse les dissiper*. Je me rapproche ainsi beaucoup de la traduction de M. Henri Martin (t. I, p. 224); mais je m'écarte considérablement de celle de M. Cousin, qui a rendu ce membre

de phrase de la manière suivante : *le remède en est difficile, car les fièvres ne tardent pas à s'y joindre et à y mettre fin* (p. 228). Dans une note destinée à motiver cette interprétation, il dit (p. 368) : que le mot λύουσιν signifie *terminaison mortelle*; autrement, ajoute-t-il, voici le sens qui en résulterait : « les maladies sont très-difficiles à guérir, car la fièvre qui survient les guérit. » Cette conclusion de M. Cousin, qui implique un non-sens, est inacceptable; elle ne découle nullement du langage de Platon. Dire qu'une maladie est peu accessible à l'influence *de l'art, du remède*, φάρμακον, ce n'est pas dire qu'elle est absolument réfractaire aux ressources de la nature représentées, dans le cas actuel, par la *fièvre médicatrice*. Pour justifier sa manière de voir, M. Cousin convient qu'il faudrait alors prendre dans le même sens (d'une terminaison mortelle) le mot λύει de l'aphorisme 57 d'Hippocrate, sect. IV. Or, cette acception est diamétralement opposée à la véritable. Voici, en effet, l'aphorisme en question : ὑπὸ σπασμοῦ ἢ τετάνου ἐνοχλουμένῳ πυρετὸς ἐπιγενόμενος λύει τὸ νούσημα : la fièvre qui survient dans les convulsions ou dans le tétanos, *dissipe* la maladie. (Lallemand et Pappas.) Tous les traducteurs et commentateurs médecins ont ainsi compris la pensée hippocratique : *Febris spasmos solvit*. Cette interprétation est d'autant plus rationnelle, qu'Hippocrate fait provenir le tétanos de l'*action du froid* (sect. V, *aph.* 17), et qu'il dit que la *chaleur soulage cette maladie* (*aph.* 22). La même idée est reproduite dans d'autres passages de ses écrits. Ici encore M. Cousin est donc dans l'erreur. Je puis enfin opposer à son opinion le témoignage de M. Littré, qui signale sur ce point la concordance de Platon et d'Hip-

pocrate, dans le sens d'une terminaison heureuse (1). Est-ce à dire que, dans ma pensée, l'aphorisme hippocratique soit vrai, d'une manière absolue? Non. Applicable à un grand nombre de cas, il se trouve en défaut dans quelques autres. Le tétanos est même, parmi les maladies spasmodiques, celle qui se soustrait le plus, il faut le reconnaître, au bienfait de la fièvre médicatrice. Hippocrate lui-même a soin de nous avertir que les règles qu'il donne sur le pronostic ne sont pas d'une entière certitude, mais qu'elles doivent seulement servir à former des conjectures bien fondées (sect. II, aph. 19).

## CHAPITRE III.

### ANALYSE MÉDICALE DE DIVERS AUTRES TRAITÉS DE PLATON.

Dans l'analyse du *Timée*, je n'ai rien dit des notions de physique, surtout de météorologie, qui y sont contenues, malgré l'intérêt qu'elles offrent; je ne me suis attaché qu'à ce qui est directement afférent aux sciences médicales. Je ferai de même dans l'examen des autres œuvres de Platon.

Notons d'abord que, dans toutes, il témoigne une grande considération pour la médecine et pour les médecins. Loin de les exclure de sa *République*, comme les poëtes, il est plein d'égards pour eux; il se plaît à les citer, à leur emprunter des arguments, et à signaler leurs services,

(1) Littré, ouv. cité, t. I, p. 68.

différent en cela de quelques esprits distingués, mais complètement étrangers à la médecine, tels que Pline, Montaigne, Condorcet, Rousseau, qui ont méconnu l'utilité de cette science et l'ont dénigrée d'une manière presque ridicule (1).

Protagoras (2). — Les principales maximes, de nature à nous intéresser, que l'on trouve dans ce dialogue, sont les suivantes :

« Il n'y a que le médecin ou quelque maître de palestre qui sache si telles ou telles denrées sont bonnes pour la santé. » On ne sera pas surpris que Platon suppose une telle connaissance chez les maîtres de palestre, si l'on se rappelle que les hommes qui, en Grèce, étaient préposés à la direction de la gymnastique, avaient peu à peu élargi le cercle de leurs attributions; qu'ils traitaient, par exemple, les fractures et les luxations; qu'ils se livraient à l'étude des aliments, etc. M. Littré considère même les gymnases, avec les écoles philosophiques et les temples d'Esculape, comme les trois sources qui alimentèrent la médecine dans le courant du cinquième siècle avant Jésus-Christ (3).

---

(1) Il est juste de reconnaître que l'auteur de l'*Émile* se repentit, dans les derniers temps de sa vie, des préventions qu'il avait conçues contre les médecins. Bernardin-de-St-Pierre raconte qu'il lui dit un jour : « Si je faisais une nouvelle édition de mes ouvrages, j'adoucirais ce que j'y ai écrit sur les médecins. Il n'y a pas d'état qui demande autant d'étude que le leur. Par tout pays, ce sont les hommes les plus véritablement savants. »

(2) Édition de Cousin, t. III.

(3) Littré. *Ouvr. cité*, t. I, p. 23.

Dans ce dialogue, comme dans d'autres, Platon insiste beaucoup sur les exercices gymnastiques, *afin que le corps plus robuste exécute mieux les ordres d'un esprit mâle et sain.*

Il dit que l'huile est bonne à l'homme pour l'extérieur du corps, et très-nuisible pour l'intérieur. C'est pour cette raison, ajoute-t-il, que tous les médecins défendent aux malades d'user d'huile, si ce n'est en très-petite quantité, dans ce qu'on leur sert, et seulement autant qu'il en faut pour ôter aux viandes et aux assaisonnements une saveur désagréable.

Un peu plus loin il signale que des maladies et d'autres maux peuvent résulter du manger, du boire et des plaisirs de l'amour. Il parle enfin du traitement des maladies par le feu, le fer, les purgations et la diète.

Gorgias (1). — Dans ce dialogue, Platon revient sur l'application du fer et du feu qui devait être assez commune à cette époque. Gorgias, vantant les avantages de l'éloquence, dit qu'il est souvent entré, avec son frère Hérodicus et d'autres médecins, chez certains malades qui ne voulaient pas prendre une potion ou souffrir qu'on leur appliquât le fer ou le feu. Le médecin ne pouvant pas les décider, il y réussissait lui-même par le secours de la *rhétorique.*

Socrate constate que la médecine délivre de la maladie, comme l'économie délivre de l'indigence. Il établit que si ce n'est pas toujours une chose agréable d'être entre les mains des médecins, c'est une chose utile, car elle

(1) Édit. de Cousin, t. III.

peut délivrer d'un grand mal; en sorte qu'il est avantageux de souffrir la douleur pour recouvrer la santé. Après avoir reconnu que le mal de l'âme est néanmoins plus grand que le mal du corps, il recommande à Polus de s'offrir à la justice, les yeux fermés et de grand cœur, comme on s'offre au médecin pour souffrir les incisions et les brûlures, s'attachant au bon et au beau, sans tenir compte de la douleur. Il admet, un peu plus loin, que la médecine et la gymnastique occupent le premier rang parmi les arts qui concernent le soin du corps. Il se plaint, avec autant d'esprit que de malice, de ce que la cuisine s'est glissée sous la médecine, comme la toilette sous la gymnastique. Si le médecin et le cuisinier avaient, dit-il, à discuter devant des enfants ou des hommes aussi peu raisonnables que des enfants, pour savoir qui des deux connaît mieux les qualités bonnes et mauvaises de la nourriture, le médecin risquerait bien de mourir de faim.

Les lois (1). — Dans le livre II, Platon démontre que le vin qui trouble si souvent la raison des hommes, ne doit pas cependant être complètement interdit, car il entretient la santé et les forces du corps.

On lit, dans le livre VII, que la bonne éducation est celle qui peut donner au corps et à l'âme toute la beauté et toute la perfection dont ils sont capables. — Tel est, en effet, le but le plus désirable vers lequel on doive tendre. *Mens sana in corpore sano*, voilà la formule sublime du vrai bonheur de l'homme ici-bas.

Platon admet, avec beaucoup de raison, que le mouve-

---

(1) Édit. de Cousin, t. VII et VIII.

ment et l'agitation qui ne vont pas jusqu'à la lassitude sont utiles au corps, soit qu'ils viennent du corps lui-même, soit qu'il les reçoive des chevaux, des voitures et des bateaux qui le portent. Il recommande particulièrement de fréquentes promenades aux femmes enceintes; il a soin d'établir qu'elles doivent être surveillées avec une attention extrême, et ne pas se livrer à des plaisirs ou à des chagrins excessifs.

On est touché de voir avec quelle tendresse Platon, — qu'on a trop représenté comme un faiseur d'abstractions, comme un idéaliste outré, et qui est à la fois un grand philanthrope et un grand philosophe, — s'étend sur les soins minutieux que réclame la première enfance, et sur les divers amusements qui lui conviennent. Voici ses principales recommandations : les enfants seront enveloppés de langes jusqu'à l'âge de 2 ans. — Les nourrices ou les mères porteront les enfants sur leurs bras, tant à la campagne qu'aux temples et chez les parents, jusqu'à l'âge de 3 ans, pour éviter qu'ils se contournent quelque membre en appuyant les pieds. — Le soin de les allaiter et de les bercer, presque à chaque moment du jour et de la nuit, leur est utile, surtout dans l'extrême enfance. — Après l'âge de 6 ans, on commencera à séparer les deux sexes. — On exercera les enfants à se servir également des deux mains, etc. Il serait superflu d'apprécier la valeur scientifique de ces divers conseils de Platon. Les trois premiers sont évidemment empreints de beaucoup d'exagération.

La pensée suivante, relative à l'étiologie des maladies, n'est-elle pas, en revanche, profondément juste et essentiellement hippocratique? « Si l'on excepte, dit Platon, tout ce qui est mauvais de sa nature, rien dans tout le

reste n'est plus dangereux que le changement dans les saisons, dans les vents, dans le régime du corps et dans les habitudes de l'âme. » Il est encore dans le vrai quand il affirme que le sommeil excessif n'est salutaire ni au corps ni à l'âme.

Le livre IX est en partie consacré à la discussion de plusieurs questions du ressort de la médecine légale.

« La loi doit déclarer innocent tout médecin qui, sans le vouloir, aura tué son malade. » Cette maxime de Platon est d'autant plus remarquable que, chez beaucoup de peuples de l'antiquité, l'exercice de la médecine exposait souvent aux rigueurs excessives de lois arbitraires et injustes. C'est ainsi que, chez les Égyptiens, qui occupaient néanmoins le plus haut rang dans l'échelle du progrès et de la civilisation, les médecins n'étaient autorisés à agir qu'après le quatrième jour de la maladie; ils étaient responsables des suites du mal, s'ils agissaient avant ce délai. C'est Aristote qui nous signale cette loi en la désapprouvant (1).

« Quiconque aura fait violence à la pudeur d'une femme libre ou d'un fils de famille, sera mis impunément à mort par celui ou celle qu'il aura outragé, par son père, ses frères et ses enfants. »

Dans l'examen des blessures et des voies de fait de toute espèce, Platon tient parfaitement compte de la préméditation et de la non-préméditation, ainsi que de toutes les circonstances qui peuvent aggraver le délit ou bien l'atténuer.

---

(1) Politique, livre VIII, chap. 10. Édit. de Barthélemy-St-Hilaire, t. I, p. 303.

Dans le livre XII, tout en attachant la plus grande importance à la constatation des vrais signes de la mort, il songe aussi aux dangers qui pourraient résulter du séjour trop prolongé d'un cadavre dans une maison. Il veut qu'on ne le conserve que pendant le temps nécessaire pour s'assurer de la mort. Le terme de trois jours suffit pour que le convoi funèbre puisse sortir.

La République (1). — A cette question : quel est le but de la médecine ? l'auteur répond dans le premier livre : c'est de procurer au corps ce qui lui est avantageux.

Dans le livre III, il est question d'Esculape et de ses fils. Platon le loue de ce qu'il a refusé de traiter des sujets radicalement malsains, pour ne pas prolonger ainsi leur vie et leurs souffrances, et ne pas les mettre dans le cas de produire d'autres créatures destinées probablement à leur ressembler. Il pense qu'il n'est avantageux, ni pour eux ni pour l'État, de les mettre entre les mains du médecin. Je l'ai déjà dit, cette appréciation est une des erreurs que l'on est en droit de reprocher au philosophe athénien.

Quel serait, à ses yeux, le plus habile médecin ? Celui qui, après avoir appris de bonne heure les principes de son art, aurait fait connaissance avec le plus grand nombre de corps et les plus mal constitués, et qui lui-même, d'une santé naturellement mauvaise, aurait eu toutes sortes de maladies. — Proposition vraie, en ce qu'elle formule l'indissoluble association et la nécessité de la théorie et de la pratique; fausse, en ce que, pour

---

(1) Édit. de Cousin, t. IX et X.

connaître et traiter une maladie, il n'est pas nécessaire de l'avoir éprouvée et d'être valétudinaire ! Pourrait-on imaginer un sort plus cruel et plus fantastique que celui du médecin qui aurait souffert lui-même des innombrables affections qu'il peut être appelé à traiter ?

Platon accuse le luxe et la mollesse d'avoir augmenté le nombre des maladies.

Il regarde comme dangereuse pour la santé la constitution des athlètes. Hippocrate avait dit également : chez les athlètes, un état de santé porté à ses dernières limites est dangereux. ( Sect. I, aph. 3. )

Dans le livre V, faisant trop bon marché de la différence des sexes, il désire qu'on exerce les femmes à la gymnastique et à la guerre; qu'on leur impose, comme aux hommes, les charges publiques, etc.

« Les femmes donneront des enfants à l'État, depuis 20 ans jusqu'à 40 ; et les hommes, après avoir passé la première fougue de l'âge, jusqu'à 55 ans. C'est, en effet, pour l'un et l'autre sexes, l'époque de la plus grande vigueur du corps et de l'esprit. »

Le Sophiste (1). — Une partie de ce dialogue roule sur l'épuration de l'âme et du corps. Il y est dit que les médecins, dans les embarras des organes digestifs, purgent le corps avant de lui donner de nouveaux aliments. Platon approuve cette pratique.

Après avoir fait observer que la méchanceté est par rapport à l'âme ce que la maladie est par rapport au corps, il raille finement les philosophes qui ne fixent

---

(1) Édit. de Cousin, t. XI.

leur attention que sur deux qualités des corps, le sec et l'humide, ou bien le chaud et le froid. Hippocrate fait de même dans le livre de l'*Ancienne médecine*. Pour lui, la santé consiste dans ce qu'il appelle la *crase* ou le mélange régulier, l'harmonie des quatre humeurs principales; la maladie provient du dérangement de cette *crase*.

Platon censure les idéalistes purs et surtout les matérialistes. Voici le frappant tableau qu'il fait de ceux-ci : « Ils rabaissent à la terre toutes les choses du ciel et de l'ordre invisible, et ne savent qu'embrasser grossièrement de leurs mains les pierres et les arbres qu'ils rencontrent. Attachés à tous ces objets, ils nient qu'il n'y ait rien autre que ce que les sens peuvent atteindre. Le corps et l'être sont pour eux une seule et même chose. Ceux qui viennent leur dire qu'il y a quelque chose qui n'a point de corps, excitent leur mépris, et ils n'en veulent pas entendre davantage. »

TIMÉE DE LOCRES, OU DE L'AME DU MONDE ET DE LA NATURE (1). — Tel est le titre du petit traité dont j'ai déjà parlé, et que Proclus attribue à Timée de Locres, écrit qui, selon lui, aurait servi à Platon pour composer son *Timée*. Mais, malgré l'assertion de Proclus, rien ne prouve que Platon se soit rendu coupable d'un plagiat. On s'accorde, au contraire, à admettre que *Timée ou l'âme du monde* est l'œuvre d'un pseudonyme inconnu et postérieur à Platon. Il ressemble beaucoup au vrai *Timée*, dont il est un résumé; il en diffère pourtant sur quelques

(1) Édit. de Cousin, t. XII.

points, dont le principal est la négation de l'immortalité de l'âme et de la métempsycose. « Ce n'est, sans doute, dit M. Cousin, qu'un écrit apocryphe, sorti, comme tant d'autres, de cette officine de contrefaçons, de cette fabrique d'archaïsmes en tout genre établie à Alexandrie un ou deux siècles avant notre ère (1). » Quoi qu'il en soit, cet écrit est intéressant au point de vue médical; et, comme la plupart des traducteurs et commentateurs l'ont annexé aux œuvres de Platon, il mérite de fixer un peu notre attention. Nous ne possédons d'ailleurs aucun des ouvrages médicaux qui ont été publiés dans l'espace des quatre siècles compris entre l'époque des livres hippocratiques et celle de Celse, dans les premières années de l'ère chrétienne. A ce nouveau titre, ce traité mérite donc une mention de notre part, quel que soit son auteur, quelle que soit la date précise de sa composition.

On y retrouve l'hypothèse des quatre éléments, qui se tempèrent, qui sont en parfait équilibre, etc. L'éther y est désigné comme un cinquième élément qui occupe toutes les parties célestes du monde.

Il renferme, en outre, les propositions suivantes : « Le principe et la racine du corps est la moelle cérébrale; c'est en elle que réside la suprématie. » — « L'ouïe a été faite pour percevoir la parole et le chant; celui qui en est privé en naissant ne peut pas se servir de la parole; et c'est pour cela qu'il y a, dit-on, une correspondance intime entre la faculté d'entendre et celle de parler. » M. Hubert-Valleroux n'est donc pas fondé à dire qu'il

---

(1) Cousin, ouv. cité, t. XII, p. 380.

était généralement admis par tous les médecins, depuis Aristote jusqu'à la fin du XVIe siècle, que le surdi-mutisme était le résultat d'une lésion occupant à la fois les organes vocaux et auditifs (1).

On lit à la page suivante : « Le corps de tous les animaux qui respirent l'air se nourrit et s'entretient par les aliments que les *veines* distribuent et font couler dans toute la masse comme autant de canaux, et que l'air de la respiration rafraîchit et pousse jusqu'aux extrémités des membres. » Que penseront de ce passage ceux qui ont soutenu que les anciens n'avaient pas la moindre idée de la circulation et de la respiration ? Nous trouvons encore, quelques lignes plus bas : « Toute l'alimentation du corps lui vient du cœur comme d'une racine, et des intestins comme d'une source vive. » Je ferai enfin remarquer que la théorie des quatre humeurs joue un rôle assez considérable dans ce Traité, et que le sang y est désigné comme susceptible de devenir, dans les maladies, aigre, salé ou piquant. Les bains et les frictions y sont indiqués comme pouvant rendre le sang plus pur et la respiration régulière.

Il me reste maintenant à étudier la doctrine de Platon sur les forces animatrices du corps humain, et à résumer ses grands principes médicaux. Ce sera l'objet du chapitre suivant.

---

(1) Etudes critiques sur la surdi-mutité, 1853, p. 8.

## CHAPITRE IV.

### I. — DOCTRINE DE PLATON SUR LES FORCES ANIMATRICES DU CORPS HUMAIN, COMPARÉE A CELLE D'HIPPOCRATE.

C'est dans le livre IV de la *République*, et surtout dans le *Timée*, que Platon développe ses idées sur le dynamisme humain. « Il y a dans l'âme de l'homme, dit-il, deux parties, l'une meilleure, l'autre moins bonne. Quand la partie meilleure domine la partie moins bonne, on dit de l'homme qu'il est maître de lui-même, et c'est un éloge; mais quand, par le défaut d'éducation ou par quelque mauvaise habitude, la partie moins bonne envahit et subjugue la partie meilleure, alors on dit de l'homme, en manière de reproche, qu'il est esclave de lui-même et intempérant (1). » Dans ce même livre, il se demande s'il y a dans l'homme plusieurs principes animateurs distincts, ou bien un seul et même principe duquel dérivent d'autres principes secondaires. Laissons-le parler lui-même : « Si, lorsque l'âme a soif, quelque chose l'arrête dans l'impétuosité de son désir, ce sera un principe différent de celui qui excite en elle la soif, et l'entraîne comme une brute vers le boire ; car le même principe ne peut produire à la fois, et par lui-même, deux effets opposés sur le même objet. » Cet antagonisme entre deux mobiles qui nous poussent en maintes circonstances, porte Platon à admettre deux forces distinctes dont ils

(1) Édit. de Cousin, t. IX. De la République.

dépendent. Il ajoute : « Ce principe qui défend aux hommes de boire ne vient-il pas de la raison ? Celui qui les y porte et les y entraîne ne vient-il pas à la suite de la souffrance et de la maladie ? » Il dit encore que ce sont là deux principes différents, et qu'il convient d'appeler *raisonnable* cette partie de l'âme par laquelle elle raisonne ; et *déraisonnable*, siége du désir, compagne des excès et des voluptés, cette autre partie de l'âme qui aime, qui a faim et soif, qui est la proie de tous les désirs. » Il se pose enfin la question suivante : la partie de l'âme qui est le siége de la colère et qui cause en nous le courage, forme-t-elle une troisième partie, ou bien rentre-t-elle dans l'une d'elles ? Il pense qu'elle en est distincte.

Jusqu'ici, on le voit, Platon ne touche pas au dogme de l'unité de l'âme ; il n'admet dans l'homme qu'un seul principe animateur, se composant de trois parties ou plutôt de trois facultés différentes, qui sont souvent en lutte et ne peuvent se fondre l'une dans l'autre. Ces trois facultés répondent assez bien à ce qu'on a appelé depuis force psychique ou âme pensante, force vitale et passions. Ce sont trois émanations d'une seule et même puissance de l'ordre métaphysique.

Dans le *Timée*, Platon tient un langage différent. Il considère l'âme pensante et la force vitale, moins comme deux facultés d'une même puissance, que comme deux puissances de nature bien distincte. Il importe d'abord de savoir que, dans la bouche de Platon, le mot ψυχή ne signifie pas toujours l'âme pensante, le principe de l'intelligence, appelé de préférence νοῦς. — ψυχή est pour lui synonyme de *force*, *puissance*, *principe animateur ;* il désigne aussi l'*âme du monde*, c'est-à-dire une puissance active, répandue dans toute la nature, qu'il considère

comme un principe spécial, incorporel, et dont l'admission lui paraît nécessaire pour l'explication des phénomènes cosmiques. Dans l'homme, il admet deux espèces d'âmes ou principes animateurs : l'une, *immortelle*, source de la raison, siégeant dans la tête, etc.; l'autre, *mortelle*, existant chez les végétaux et chez les animaux, comme chez l'homme. C'est celle-ci *qui désire le boire et le manger et toutes les choses dont la nature de notre corps lui fait éprouver le besoin. Elle ne peut avoir ni opinion, ni raisonnement; mais elle est susceptible d'éprouver des sensations agréables et douloureuses, ainsi que des désirs. Chez l'homme, cette espèce d'âme mortelle se subdivise en deux principes: l'un, qui est la source de la force virile et des passions énergiques, est placé dans la poitrine; il doit obéir à l'âme pensante et agir de concert avec elle. L'autre est situé entre le diaphragme et l'ombilic, spécialement dans le foie; il préside à la nutrition du corps; s'il éprouve quelques sensations, il n'est pas dans sa nature de s'occuper de leurs causes rationnelles, etc.*

A ceux qui l'accusent d'avoir professé dans le *Timée* une théorie insoutenable, Platon a répondu d'avance : « Pour qu'il nous fût possible d'affirmer la *vérité* de nos assertions sur ce point, il nous faudrait l'assentiment d'un Dieu; mais quant à leur *vraisemblance*, plus nous y réfléchissons, plus nous croyons pouvoir l'affirmer sans crainte. » Le P. Ventura, qui a attaqué avec plus de véhémence que de raison la pensée de Platon sur la pluralité des principes animateurs du corps humain, a donc entièrement oublié la sagesse et la réserve excessives de l'auteur du *Timée*, sur ce point difficile (1).

---

(1) Ventura. Essai sur l'origine des idées et sur le fondement de la certitude. Paris, 1853, p. 47-48.

Il résulte de cette rapide exposition, que Platon, après avoir considéré, dans la *République*, l'*âme* pensante ou *immortelle*, et la force vitale ou *âme mortelle*, comme deux facultés d'une seule et même puissance immatérielle, les considère ensuite, dans le *Timée*, comme deux êtres distincts et parallèles, quoique unis et susceptibles de s'influencer réciproquement. Dans le premier cas, il admet l'unité du dynamisme humain; dans le second, il admet la dualité. C'est à cette dernière opinion qu'il s'est définitivement attaché, après être resté quelque temps indécis.

Voyons maintenant si la doctrine du *Timée* touchant la dualité du dynamisme n'est pas susceptible de quelques objections.

Notons d'abord que l'existence d'un double dynamisme (âme immortelle et âme mortelle) y est affirmée plutôt que démontrée. En second lieu, l'auteur n'aurait-il pas mieux fait d'employer deux mots différents, pour désigner ce que nous appelons *âme pensante ou sens intime* et *force vitale ou principe vital*, au lieu de les dénommer *âme immortelle* et *âme mortelle*? On comprend néanmoins qu'il ait appelé *âme mortelle* la force qui préside aux phénomènes vitaux dont un des caractères principaux est d'être *temporaires*. Peu importe le mot, si l'on s'entend sur la chose. On conçoit beaucoup moins que Platon ait localisé, dans le foie, l'*âme mortelle*, ou, pour mieux dire, la force vitale. Celle-ci, contrairement à la première, pénètre toutes les molécules solides et liquides de l'organisme humain, animal et végétal; elle se manifeste sans doute plus ou moins énergiquement dans tel ou tel tissu, dans tel ou tel appareil organique; mais elle existe dans tous indistinctement. J'ai déjà dit que

Platon avait gratuitement doté d'une certaine *divination* son *âme mortelle*. Ne serait-il pas, jusqu'à un certain point, dans le vrai, s'il avait voulu faire allusion à la puissance de l'*instinct*, dont les animaux possesseurs de cette *âme mortelle* nous offrent de si curieux exemples !

Malgré quelques imperfections, à lui revient l'honneur d'avoir parfaitement bien compris que les phénomènes vitaux offerts par les êtres organisés sont inexplicables par les forces qui agissent sur la matière brute. Félicitons-le encore d'avoir conçu et exprimé plus nettement qu'aucun autre philosophe de l'antiquité, une importante distinction rectifiée et légitimée plus tard par le génie de Barthez.

Avant Platon, Hippocrate avait déjà séparé le principe de l'intelligence du principe de la vie qu'il appelait tour à tour *chaleur innée*, *cause de mouvement*, *nature*, etc. Elle (la nature) suffit, dit-il, aux animaux pour toutes choses, et leur tient lieu de tout. Elle fait d'elle-même tout ce qui leur est nécessaire sans avoir besoin qu'on le lui enseigne, et sans l'avoir appris de personne (1). Voici comment M. Lordat apprécie ces propositions : « Elles sont incontestables comme faits, mais répréhensibles sous le rapport des formules. Ces imperfections ne sont que des vices de rédaction ; l'auteur n'a jamais eu l'intention de confondre en une seule puissance l'âme pensante et la nature vivante, et par conséquent il n'aurait certainement point réclamé si l'on avait exprimé les

(1) Daniel Leclerc, Hist. de la médecine. La Haye, 1729, in-4o, p. 115.

modes d'agir de cette dernière. En d'autres mots, on ne peut pas dire en termes propres que cette nature *fait* tout ce qu'elle doit faire sans avoir rien appris : pour *savoir*, il faut d'abord avoir conscience de soi, et rien ne nous autorise à dire que la force vitale a ce pouvoir. La synergie des organes dans leurs fonctions est un fait évident ; l'impossibilité de l'attribuer à des causes mécaniques n'est pas moins démontrée. Mais si, pour exprimer sa cause, on emploie le mot *conspiration* (Hippocrate a dit : *tout conspire dans le corps*), on est exposé à faire croire au lecteur que les organes sont censés doués d'âmes pensantes qui s'entendent pour un projet. Les écoles hippocratiques des siècles subséquents ont corrigé plus ou moins ces incongruités scientifiques ; mais l'École de Montpellier est celle qui a le plus travaillé à l'épuration de la pensée essentielle du maître (1). »

Peut-être même l'idée hippocratique de la dualité du dynamisme n'aurait-elle pas fait d'aussi grands progrès, sans le concours de Platon qui l'a formulée d'une manière encore plus précise et plus complète. Plusieurs considérations me portent à le croire. Galien reconnaît, par exemple, que ce sont Platon et Hippocrate qui ont le mieux disserté *de facultatibus corpus nostrum regentibus* (2). Il discute longuement l'opinion de Chrysippe

---

(1) Lordat, Réponse à des objections faites contre le principe de la dualité du dynamisme humain. Montpellier, 1854. Introd., p. XVII. — On consultera aussi avec fruit, dans le n° du 15 Avril 1854 de la *Gazette Médicale de Montpellier*, la leçon de physiologie du même auteur, intitulée : Histoire des vicissitudes de la doctrine hippocratique de la constitution de l'homme, depuis Hippocrate jusqu'à la révolution Cartésienne.

(2) *De Hippocr. et Plat. placitis, lib. III*, p. 285.

qui, dans un livre sur l'âme, tient le plus grand compte de la distinction de Platon, qu'il exprime de la manière suivante : *Plato triplicem esse animam professus, ratiocinatricem in capite, irascibilem circa thoracem, appetitricem circa umbilicum esse dicebat* (1). Il ne faut pas cependant prendre trop au pied de la lettre la distinction de ces trois âmes ou forces. J'ai déjà montré que, dans le *Timée*, les deux dernières, l'*irascible* et la *nutritive*, sont représentées comme étant deux émanations d'une force supérieure, une mais divisible, que Platon appelle l'*âme mortelle*. Il me serait tout aussi facile de prouver que plusieurs autres médecins ainsi que des philosophes et des Pères de l'église se sont vivement occupés de la théorie platonicienne des forces animatrices, soit pour la combattre, soit pour la défendre. Mais mon seul but, en les citant, est de signaler l'importance qu'ils ont attachée à cette doctrine, et l'influence qu'elle a dû exercer sur la médecine.

Quelle est, d'après Platon, la définition de l'homme? J'aurais laissé ce point dans l'oubli, si le P. Ventura ne lui avait récemment donné un certain intérêt d'actualité. Dans une de ses dernières publications, ce savant et subtil théologien s'inscrit en faux avec autant de verve que de passion contre feu M. De Bonald définissant l'homme *une intelligence servie par des organes*; il veut qu'on dise : *une intelligence* UNIE *à un corps*. M. Lordat a chaleureusement pris sous son patronage la définition de De Bonald, et je n'ai pas la prétention d'intervenir

---

(1) Galien, ouvr. cit., liv. III, p. 288. Voir aussi les pages 793 et suivantes dans lesquelles Galien expose, accepte et admire la théorie platonicienne.

dans ce débat. Je tiens seulement à constater que, d'après le P. Ventura, De Bonald n'aurait fait que « reproduire, avec plus de grâce, mais non pas avec plus de vérité, la doctrine des platoniciens, disant, d'après Cicéron, que l'homme n'est qu'un esprit ayant pour appendice le corps (1). » Quelques pages plus loin, il déclare la définition de De Bonald *aussi radicalement fausse que celle de Platon.*

Avant de traiter aussi dédaigneusement une définition de Platon dont celle de De Bonald ne serait qu'une copie, il était essentiel de savoir si Platon l'avait réellement donnée telle quelle. Eh bien ! Platon n'a jamais ainsi défini l'homme. Il dit bien dans le *Timée : la tête, qui est le siége de l'âme, est la partie la plus divine et la maîtresse de toutes les autres; le corps lui a été donné comme un char qui lui permette de voyager à son aise ;* mais de là à une définition rigoureuse, il y a loin.

Ainsi donc, le P. Ventura ayant attribué à Platon une définition qui appartient tout au plus à quelqu'un de ses disciples, je n'ai pas à la discuter. Je n'examinerai pas non plus la suivante, que M. Cousin penche à regarder comme apocryphe, et qui, malgré son apparente singularité, n'est ni moins profonde ni moins juste que beaucoup d'autres : « L'homme est un animal sans ailes, à deux pieds et aux ongles plats ; c'est le seul animal capable d'acquérir une science fondée sur la raison. »

## II. — RÉSUMÉ DE LA DOCTRINE PATHOLOGIQUE DE PLATON.

En médecine comme en philosophie, Platon est rationaliste et dogmatique. La médecine, écrit-il dans *Gorgias*,

---

(1) De la vraie et de la fausse philosophie. 1852, p. 68.

recherche la nature de ce dont elle traite, la cause de ce qu'elle fait, et sait rendre raison de chacune de ces choses. Sans dédaigner l'empirisme, il accorde une prééminence trop marquée au raisonnement. Il se complaît beaucoup trop dans le champ des spéculations ; ce qui fait qu'il tient plus à expliquer les faits qu'à les observer. Un des principaux caractères du génie d'Hippocrate est, au contraire, d'avoir été sobre d'explications hasardées, et d'avoir associé dans de justes limites les données de l'expérience et de la théorie.

Comme pathologiste, Platon fait la part de l'altération des forces, des solides et des liquides ; mais il incline surtout vers l'humorisme, système suranné, d'après lequel une lésion hypothétique des quatre humeurs prétendues primitives constituait le fond de presque toutes les maladies. « Quoique imaginée avant Hippocrate et adoptée par lui jusqu'à un certain point, dit feu M. Dezeimeris, cette doctrine des quatre humeurs est, pour ainsi dire, la propriété de l'École médicale platonicienne, dont Thessalus, Dracon et Polybe, fils et gendre d'Hippocrate, et auteurs d'une partie des ouvrages publiés sous son nom, sont les principaux représentants. C'est à eux évidemment que l'on doit le développement de cette doctrine qui consiste à trouver une harmonie entre les quatre humeurs et les quatre saisons de l'année, entre le sang et le printemps, la bile jaune et l'été, l'atrabile et l'automne, et entre l'hiver et la pituite (1). »

Je ne reviendrai pas sur la distinction de l'âme mortelle et de l'âme immortelle, pas plus que sur les nom-

---

(1) Diction. hist. de la méd., t. III, p. 145.

breux faits de détail que j'ai analysés. Il me suffira de rappeler encore une fois que le système médical de Platon, pour être bien compris, ne doit pas être apprécié avec les idées du jour, mais bien en remontant par la pensée au IVe siècle avant J.-C. L'hypothèse y tient souvent la place de la déduction logique des faits ; il renferme des exagérations, des erreurs matérielles ; mais, il faut en convenir, il présente aussi un grand nombre d'assertions profondément justes et de très-ingénieuses spéculations, quoique beaucoup d'entre elles ne proviennent que d'une sorte d'heureuse intuition.

## CHAPITRE V.

### ANIMISME DE STAHL COMPARÉ AU DUALISME ANTHROPOLOGIQUE DE PLATON. — CRITIQUE DE L'APPRÉCIATION DE M. COUSIN.

Vers la fin du XVIIe siècle, la médecine était presque entièrement envahie par de faux systèmes iatro-chimiques et iatro-mécaniques, lorsque parut un de ces hardis novateurs qui, bouleversant les fondements de la science, laissent des traces profondes et durables de leur passage : ce fut George-Ernest Stahl. Né à Anspach, en 1660, il avait été, à Iéna, l'élève et l'ami de Wedel. En 1694, nommé professeur de la célèbre Université de Hall, grâce à l'influence de Frédéric Hoffmann, il devint bientôt le plus dangereux adversaire du solidisme de son illustre protecteur et collègue. Esprit pénétrant, intelligence vaste et élevée, il est à la fois remarquable comme philosophe, comme médecin et comme chimiste. Je ne dois pas le considérer ici sous ce triple point de vue ; je n'ai qu'à

présenter un résumé rapide de sa doctrine médico-psychologique.

Stahl s'est attaché à montrer les divergences et l'opposition qui existent entre les phénomènes propres à l'économie vivante et ceux de la matière inanimée. Il a vigoureusement réagi, d'un côté, contre la Chémiatrie de Paracelse, de Sylvius de le Boë et de leurs disciples ; de l'autre, contre le Solidisme et le Mécanicisme de Willis, de Borelli, etc. Il a été ainsi amené à renverser l'hypothèse de Descartes qui, spiritualiste en psychologie, pousse néanmoins les médecins vers l'Organicisme, en proclamant que les actes de la santé et de la maladie sont explicables par des lois purement physico-chimiques.

Le professeur de Hall attribue, au contraire, à l'action de l'âme tous les phénomènes physiologiques et pathologiques que ses prédécesseurs et ses contemporains prétendaient expliquer par l'intervention des forces physico-chimiques. Dans son système, le corps, c'est-à-dire l'assemblage des organes, passif et inerte par lui-même, n'est que l'instrument de l'âme. C'est elle qui le forme, qui l'entretient, qui le répare; elle est la suprême directrice de la santé et de la maladie.

Cette opinion n'était pas nouvelle. Nous la retrouverons dans Aristote, quoique modifiée.

Au XIIIe siècle, St Thomas-d'Aquin avait aussi proclamé que l'âme préside à la fois aux actes intellectuels et moraux, et à l'ensemble des phénomènes vitaux.

On a blâmé Stahl de ne pas avoir regardé derrière lui et jeté les yeux sur Hippocrate qui lui aurait appris à différencier les faits de l'ordre psychique de ceux de l'ordre vital, et à les rapporter à deux causes distinctes. Malgré cette accusation, il faut reconnaître que Stahl

s'est prononcé pour l'Animisme, avec connaissance de cause; il n'ignorait nullement les distinctions d'Hippocrate et de Platon admises par Galien et par plusieurs philosophes, car il indique avec soin les raisons pour lesquelles il croit devoir repousser la doctrine de la pluralité des forces animatrices du corps humain. Voyons comment il s'exprime à ce sujet dans son fameux ouvrage intitulé : *Theoria medica vera, physiologiam et pathologiam tanquam doctrinæ medicæ partes vere contemplativas, è naturæ et artis veris fundamentis, intaminatâ ratione et inconcussâ experientiâ sistens* (1). Je traduis pour éviter au lecteur la difficulté du texte : « Une doctrine ancienne assigne au corps humain, à part l'âme rationnelle, d'autres forces, d'autres *âmes*, savoir : l'âme végétative et l'âme sensitive. Celle-là préside aux phénomènes de la nutrition; celle-ci à l'exercice de la sensibilité et de la motilité...... D'après cette doctrine, l'âme végétative et l'âme sensitive possèdent un certain pouvoir intellectif, d'après lequel elles opèrent savamment, avec ordre, avec harmonie, *scitè*, *ordinatè*, *proportionatè*. D'autres auteurs, ajoute-t-il, et ceux-là paraissent même être les plus anciens, admettent une seule âme chez l'homme, appelée *rationnelle*, à cause de la plus noble de ses attributions : cette âme a d'autres pouvoirs *ignobiliores, sive inferiores*, au moyen desquels elle dirige les phénomènes vitaux, d'après cette maxime vraie, en

---

(1) J'ai consulté la 2e édition in-4o, de Hall, année 1737, qui contient une préface de Juncker. Le latin de Stahl, entremêlé d'allemand, n'est pas malheureusement toujours facile à comprendre; on le lit peu, mais on le cite souvent, et on ne rend pas toujours fidèlement sa pensée.

vertu de laquelle *qui peut le plus peut le moins* (1). » Deux pages plus loin, il dit que l'*archée* de Van-Helmont représente surtout l'âme végétative des anciens. Il insiste sur les inconvénients qu'il y a à multiplier sans nécessité la conception abstraite des forces animatrices du corps humain. Il cherche à démontrer que tout acte qui dépend de l'âme rationnelle peut ne pas être accompagné du sentiment de conscience. L'âme fonctionne en ayant ou non conscience de ses actes; elle agit *à ratione* et *à ratiocinatione*. En voilà bien assez pour prouver que Stahl regarde ce que nous appelons *force vitale* comme n'étant chez l'homme qu'une faculté de l'âme, agissant sans avoir la conscience de ce qu'elle fait. — Personne n'ignore que Barthez professait une opinion diamétralement opposée : il excluait du domaine des attributions de l'âme tous les actes s'accomplissant en nous sans le sentiment de conscience qui était pour lui le *criterium* auquel on peut reconnaître si tel ou tel acte est ou n'est pas sous la dépendance de l'âme. « L'âme, écrit-il, n'a point ce sentiment intérieur que Locke dit être le signe caractéristique et nécessaire de ses opérations, lorsque le Principe vital produit dans l'homme tous les phénomènes nécessaires à la vie (2). »

Tel est l'exposé sommaire de la théorie médico-psychologique de Stahl. Nul doute qu'elle n'ait constitué un grand progrès, à l'époque où elle a paru, et qu'elle n'ait rendu d'éminents services, en sapant par la base l'iatro-

---

(1) Stahl, *Theoria medica vera*, p. 306.

(2) Barthez, Nouveaux éléments de la science de l'homme, 2e édit., t. I, p. 86.

chimisme et l'iatro-mécanisme de l'époque. Elle pèche en ce qu'elle fait plier des faits disparates sous le joug hypothétique d'une seule force ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en faire la critique (1). Il me suffit de la mettre en regard de celle du *Timée*, pour montrer qu'elle en est la négation formelle.

Comment donc se fait-il que M. Cousin ait rattaché Stahl à Platon, et qu'il représente Stahl comme n'ayant fait que *recueillir la tradition* de l'École Platonicienne, en considérant l'âme pensante comme le principe et la cause de la vie (2)?

La plupart de ceux qui ont étudié Platon ne s'y sont pourtant pas trompés : Barthez établit que Platon a distingué dans l'homme l'âme rationnelle qui est immor-

---

(1) Les principales objections que l'on peut faire à Stahl, sont : 1° d'avoir méconnu les raisons qui militent en faveur de la distinction de l'âme et de la force vitale ; 2° d'avoir considéré les actes morbides comme des opérations presque toujours utiles, ce qui l'a conduit à une thérapeutique trop souvent inactive ; 3° d'avoir rapetissé l'importance de l'anatomie ; 4° de n'avoir vu qu'opposition, antagonisme, incompatibilité entre les phénomènes anthropologiques vitaux et les phénomènes physico-chimiques, et d'avoir déclaré nulles les applications de la chimie à la médecine ; assertion d'autant plus surprenante dans la bouche de Stahl, que, grand chimiste lui-même, il est l'auteur de la célèbre théorie du *phlogistique*, qui, après avoir dominé pendant près d'un siècle, n'a été renversée que par le génie de Lavoisier. Il n'a pas su éviter l'exagération opposée à celle qu'il a combattue.

(2) Cousin, Argument du *Phédon*, t. 1, p. 175. Il n'est pas nécessaire de faire observer que, pour M. Cousin, de même que pour tous les théologiens et les philosophes spiritualistes modernes, le mot *âme* désigne la cause immatérielle des phénomènes intellectuels et moraux, et répond à l'*âme rationnelle* ou *immortelle de Platon*.

telle et l'âme irrationnelle qui en diffère essentiellement par sa nature (1). M. Lordat, le P. Ventura, M. Henri Martin, M. Barthélemy-St-Hilaire, etc., ont également signalé dans Platon la distinction ci-dessus.

Le vice de l'interprétation de M. Cousin provient, ce me semble, de ce qu'il n'a jugé la doctrine médico-psychologique de Platon que d'après le *Phédon* où il n'est guère question que de l'*âme immortelle*, et d'après le 4e livre de la *République* où cette doctrine est émise d'une manière incomplète et avec une certaine hésitation.

Dans le *Timée*, elle est plus longuement et plus nettement exposée ; M. Cousin n'aurait pas tardé à reconnaître, en le commentant, que Platon s'est en quelque sorte déjugé sur ce point, et qu'au lieu de regarder l'âme pensante comme la cause de la vie humaine, il différencie d'une manière très-catégorique cette âme pensante, ou *immortelle*, de l'âme *mortelle* ou *force vitale*.

---

(1) Barthez, ouv. cité, t. II, 2e sect.



# ÉTUDE MÉDICALE

SUR

# ARISTOTE.



## CHAPITRE Ier.

### COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR ARISTOTE.

L'antique Grèce a produit deux hommes séparés à peine par l'intervalle d'un siècle, également remarquables par la pénétration de leur esprit, l'étendue de leur savoir, la grandeur et la variété de leurs travaux : ce sont Démocrite et Aristote.

Le premier fut, dit-on, un des maîtres d'Hippocrate; il a composé une foule d'écrits qui ne nous sont pas parvenus; perte d'autant plus regrettable que les titres qui nous restent de ses principaux ouvrages se rapportent à

quelques grandes questions médicales auxquelles n'ont pas touché les médecins de l'antiquité (1).

Le second, disciple de Platon qui l'avait surnommé *le philosophe de la vérité*, devint le précepteur d'Alexandre-le-Grand. Doué d'une aptitude extraordinaire pour les études les plus variées, il a excellé en philosophie, en histoire naturelle, en économie politique et dans l'art oratoire. Il s'est également occupé avec succès de médecine et de plusieurs autres sciences. Ses ouvrages ont eu un retentissement prodigieux et d'innombrables éditions traduites dans toutes les langues et commentées par une foule d'auteurs. A leur tête doit figurer Averrhoës, philosophe et médecin arabe très-éminent du XII^e^ siècle, qui voyait dans Aristote *le comble de la perfection humaine.* On peut dire enfin que, jusqu'au XVII^e^ siècle, Aristote a régné en souverain dans les Écoles.

L'admiration outrée qui lui a été prodiguée jusqu'à Bacon, et les reproches parfois trop amers de celui-ci, ne doivent pas nous empêcher aujourd'hui de reconnaître dans Aristote un savant encyclopédique et un génie tout-à-fait hors ligne (2). Un écrivain de mérite et d'une haute portée a vainement prétendu le contraire : je veux parler de M. Buchez, qui voudrait singulièrement rapetisser cette

---

(1) En voici la liste : 1° de la nature de l'homme ; 2° des humeurs ; 3° des pestes ou des maux pestilentiels; 4° du pronostic; 5° de la diète; 6° de l'éléphantiasis ; etc.

(2) Bacon accuse Aristote d'avoir *assassiné* les autres philosophes, pour dominer à leur place : *qui Ottomannorum more de regno suæ philosophiæ anxius erat, nisi fratres trucidasset* (Bacon). *Parmenidis et Telesii et præcipuè Democriti philosophia.* Édit. de Bouillet, t. III, p. 114.

grande figure. « Il nous serait facile, dit-il, de prouver que l'immense savoir d'Aristote n'était guère que le savoir d'un compilateur habile qui, pour ses immenses recherches, pouvait disposer librement des armées partout victorieuses d'Alexandre-le-Macédonien; et peut-être ne serait-il pas très-difficile de montrer, par la comparaison même des textes, que les parties les plus importantes de l'œuvre d'Aristote se trouvent dans des livres hindous publiés plus de quinze cents ans avant l'époque où écrivait le philosophe de Stagyre (1). » Un jugement aussi étrange et aussi sévère ne devrait-il pas reposer sur d'autres considérants que sur des preuves à venir?

Aristote, dit Suidas (2), avait écrit six livres de médecine et un de physique. Aucun ne nous est parvenu. Plusieurs autres de ses nombreux ouvrages ont également péri. Les principaux que nous possédons sont la *Politique*, le *Traité de l'âme*, les divers livres de logique compris sous le nom d'*Organum*; la *Métaphysique*, la *Rhétorique*, la *Poétique*, l'*Histoire des animaux*, la *Génération des animaux*, le *Mouvement des animaux*, les *Problèmes*, la *Météorologie*, et divers autres petits traités dont quelques-uns seront analysés ou indiqués dans ce travail.

Le point de vue spécial sous lequel je considère Aristote m'oblige à ne rien dire de sa *Politique*, de sa *Morale*, de sa *Théologie*, encore moins de sa *Rhétorique* et de sa *Poétique*, etc.; mais je dois essayer de caractériser en

---

(1) Buchez. Introd. à l'étude des sciences médicales; 1838, p. 19.
(2) Cité par Daniel Leclerc. Hist. de la méd., 1729, in-4o.

quelques mots son système et sa méthode philosophiques(1).

On a fait remonter jusqu'à lui la fameuse formule : *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.* Il serait pourtant bien difficile de prouver que telle est en réalité la maxime du philosophe de Stagyre. Sans doute il a reconnu, contrairement à Platon, que les sens sont l'origine principale de nos connaissances; mais il n'a pas dit qu'elles proviennent uniquement de cette source. Il admet une *expérience extérieure* et une *expérience intérieure*, un *entendement passif* et un *entendement actif*, tout autant de distinctions qui prouvent bien qu'Aristote, tout en faisant une très-large part au sensualisme, n'était pourtant pas exclusivement sensualiste.

On n'est pas plus en droit de l'accuser d'être tombé dans un empirisme outré. Tout en insistant sur les connaissances *immédiates*, c'est-à-dire qui proviennent directement de l'observation et de l'expérience, il a reconnu aussi l'existence de connaissances *médiates*, c'est-à-dire déduites des premières par le raisonnement.

Étudier les faits avec la plus scrupuleuse attention, les scruter dans tous leurs détails, les comparer avec le même soin, théoriser ensuite sur eux, telle était la pratique d'Aristote. Il comprenait à merveille que l'empirisme doit être associé au rationalisme et fécondé par lui, pour produire des fruits salutaires. Ce n'est pas lui, ce sont quelques-uns de ses successeurs qui, ne voyant que des sujets de doute et une absence d'applications pratiques dans les subtils et éternels raisonnements des dogma-

---

(1) M. Ravaisson a publié un fort beau travail sur la métaphysique d'Aristote.

tiques, exagérèrent à leur tour l'empirisme et finirent même par tomber dans un dangereux scepticisme.

L'*Organum* d'Aristote a été le code de la discussion pendant tout le moyen âge. C'est là que l'on trouve la célèbre théorie du syllogisme. Pour le philosophe péripatéticien, le raisonnement n'est possible qu'à la condition de partir d'un fait-principe, pour arriver, à l'aide d'un moyen terme, à une conclusion qui émane rigoureusement de ce principe. Telle est la forme syllogistique. Dans cette forme de raisonnement, on descend du général au particulier; on s'appuie sur une proposition d'un ordre nécessairement plus élevé que celle qu'on veut établir.

Le syllogisme est donc un puissant moyen de vérification scientifique; c'est un précieux instrument pour constater si le rapport affirmé dans la proposition à démontrer est vrai ou faux. Il rend, à ce titre, les plus grands services; mais il perd son importance comme méthode d'invention, comme moyen de créer des propositions ou des rapports généraux; car, je le répète, ce qui fait son essence, c'est de partir de ces faits généraux et non d'y arriver. C'est ce qu'ont parfaitement démontré Bacon, Descartes et leurs successeurs. « La forme du syllogisme, a dit le philosophe français, dans le beau *discours sur la méthode*, est plus propre à exposer les choses que nous savons qu'à découvrir celles que nous ne savons pas. » Ajoutons que la théorie syllogistique d'Aristote est prolixe, confuse, et qu'elle contient des règles sans nombre et d'un usage difficile.

S'ensuit-il qu'Aristote ait méconnu l'induction, ce puissant levier à l'aide duquel les sciences physiques et naturelles ont si considérablement progressé? Non. Il doit

être absous de ce reproche que Bacon a exagéré. De nos jours, M. Barthélemy-St-Hilaire s'est attaché à faire ressortir l'injustice du chancelier d'Angleterre contre le philosophe de Stagyre. Il n'a pas eu de peine à prouver que, tout en considérant l'induction comme une espèce de syllogisme, le disciple de Platon l'a connue et pratiquée, notamment dans l'*histoire des animaux*, la *politique* et la *météorologie* (1).

J'aurais donné plus d'étendue à ces considérations générales, si je ne savais que M. Boyer, Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, qui a longuement médité les œuvres d'Aristote et de ses traducteurs et commentateurs, prépare, à ce sujet, un grand travail dont je hâte de tous mes vœux la publication.

Un mot maintenant sur le style d'Aristote : il n'offre pas cette richesse d'images, cette élévation et cette élégance si souvent admirables qui abondent dans les œuvres de Platon; le style d'Aristote est nerveux, serré, concis; il est éminemment scientifique. Le défaut d'ornements ne nuit pas chez lui à la clarté et à la vigueur de la pensée. Sa prose sévère, quoique moins attachante que celle de Platon, brille par la netteté de l'exposition et par une simplicité de bon goût qui a bien aussi ses charmes.

---

(1) Voir la préface de la *logique* d'Aristote, par Barthélemy-St-Hilaire; Paris, 1844, grand in-8o.

# CHAPITRE II.

## DOCUMENTS FOURNIS PAR ARISTOTE SUR HIPPOCRATE, SUR POLYBE ET SUR QUELQUES ŒUVRES DITES HIPPOCRATIQUES.

Aristote ne cite qu'une fois Hippocrate; mais sa citation en vaut beaucoup d'autres; il le signale comme *le plus grand des médecins* (1). Témoignage important, qui prouve que, malgré la distance, malgré la lenteur et la difficulté de la circulation des écrits, la réputation du médecin de Cos déjà mentionné par Platon n'avait pas tardé à parvenir à Athènes, et qu'il était apprécié, comme il le méritait, dans la savante capitale de la Grèce !

Galien, en désaccord sur ce point avec plusieurs critiques de l'antiquité, a attribué à Hippocrate le livre *de la nature de l'homme*. Voici comment il s'exprime dans son ouvrage *de decretis Hippocratis et Platonis : Porrò quum liber de naturâ hominis ab Hippocrate sit conscriptus, adjectus autem ei exiguus libellus de victûs ratione, et quædam venarum dissectio interposita, quam auctor videtur mihi adjecisse opusculo de naturâ hominis et de victûs ratione, noster de elementis secundum Hippocratem liber expositio est ejus, qui de naturâ humanâ proditus est* (2). Il est néanmoins probable que si le médecin de Pergame

---

(1) Politique. Édit. de Barthélemy-St-Hilaire, tom. II, p. 27.
(2) Galien. Édit. de Kühn, tom. V, p. 664.

avait tenu compte de l'opinion d'Aristote, il n'aurait pas porté un jugement aussi affirmatif. C'est ce que M. Littré a parfaitement prouvé. Cet habile investigateur, s'appuyant sur un long passage relatif à la distribution des veines, emprunté à Polybe par Aristote dans le livre III de l'*histoire des animaux*, citation qui se retrouve textuellement dans le traité *de la nature de l'homme*, conclut avec raison que ce dernier ouvrage est de Polybe et non d'Hippocrate, quoique Aristote ait omis d'indiquer le titre de l'ouvrage de Polybe dans lequel il a puisé sa citation. « Entre l'assertion de Galien, vivant plus de 500 ans après Polybe, et qui n'en a jamais vu les écrits, et l'assertion d'Aristote presque contemporain de ce même Polybe, et qui a eu ses livres entre les mains, il ne peut pas y avoir la moindre hésitation : c'est Aristote qui est seul croyable en ceci (1). »

Il ne faut pourtant pas donner à cette question de bibliographie médicale une trop grande importance. Polybe, ne l'oublions pas, était le disciple et le gendre du Vieillard de Cos; il n'a pas hérité du génie de son maître, mais il possédait ses notes, il était imbu de ses idées, et la plupart des pensées qu'il développe ne sont très-probablement que le reflet des leçons d'Hippocrate, modifiées dans quelques points par ses opinions propres. Galien avait intérêt à attribuer ce livre à Hippocrate plutôt qu'à Polybe, car il contient l'exposé du système des quatre humeurs et des quatre qualités, dont il fit le pivot de sa doctrine médicale; et, pour donner à cette doctrine plus de poids et plus de portée, il tenait avant

---

(1) Littré; œuvres complètes d'Hippocrate, tom. I, p. 346-47.

tout à démontrer qu'elle est essentiellement hippocratique.

Je crois avoir prouvé, dans l'*Étude médicale sur Platon*, que l'assertion d'Aristote affirmant que tous ses prédécesseurs ont mis dans la tête et dans le cerveau l'origine des veines, et que c'est lui qui, le premier, l'a placée dans le cœur (1), ne mérite pas les éloges que M. Littré lui prodigue, car cette opinion revient de droit à Platon. Je rappelle ce fait pour établir encore une fois qu'il m'a servi à combattre le critérium trop absolu de M. Littré, consistant à déclarer postérieurs à Aristote les livres de la collection hippocratique dans lesquels l'origine des vaisseaux sanguins est placée dans le cœur.

L'illustre membre de l'Institut me semble être mieux inspiré, lorsque, s'appuyant sur Aristote, il induit que Léophanès paraît être le véritable auteur du traité de la *superfétation*. A lui revient donc tout l'honneur de cette conjecture. J'ajouterai que les deux principales raisons qu'invoque M. Littré m'avaient frappé moi-même, à une époque où j'ignorais sa manière de voir. Ces raisons, les voici : après avoir rejeté, dans le traité *de la génération des animaux*, l'opinion de quelques auteurs prétendant que le fœtus mâle est toujours placé à droite dans la matrice, et le fœtus femelle à gauche (2), Aristote ajoute que Léophanès a soutenu qu'en comprimant le testicule droit on peut procréer un enfant femelle, et *vice versâ*.

---

(1) Aristote. Histoire des animaux, liv. III.

(2) Hippocrate lui-même soutient cette erreur dans les *aphorismes*, section V, aph. 48.

Or, le même passage se retrouve dans le traité de la *superfétation*. Cette similitude n'est pas la seule ; la suivante n'est pas moins remarquable : dans son livre de *la génération des animaux*, Aristote cherche à établir que la fécondité des femmes peut se reconnaître par l'introduction, vers le col de l'utérus, de pessaires aromatiques dont l'odeur parvient jusqu'au haut du corps si la femme est apte à concevoir; opinion futile qui est également consignée dans le traité de *la superfétation*. On peut donc présumer qu'Aristote a lu et médité ce livre, et qu'en citant Léophanès il en indique l'auteur (1).

## CHAPITRE III.

### NOTIONS MÉDICALES CONTENUES DANS LES PRINCIPAUX OUVRAGES D'ARISTOTE.

§ I. Histoire des animaux. — Cet ouvrage, divisé en neuf livres, est un chef-d'œuvre. Il suffirait pour immortaliser Aristote s'il n'avait pas d'autres titres de gloire : Buffon en parlait toujours avec admiration ; Camus en a publié une traduction française en 1723 (2); enfin Cuvier, dans son *histoire des sciences naturelles*, en a fait ressortir la valeur avec toute l'autorité de son génie.

Considérée à un point de vue exclusivement médical, l'*histoire des animaux* est encore digne de la plus sérieuse appréciation : sous le rapport anatomique et physio-

---

(1) Voir Littré, ouv. cité, tom. I, pag. 379-382.

(2) Camus ; 2 vol. in-4°. Paris, 1723. Le 1er volume contient le texte grec en regard du français. Le 2e est rempli de notes.

logique, elle est supérieure aux dialogues de Platon, tant pour l'étendue que pour la précision des détails; elle dépasse même sous ce rapport plusieurs traités de la collection hippocratique; elle contient, en outre, quelques propositions pathologiques d'un assez haut intérêt.

Livre I. — Aristote déduit de l'observation de la physionomie humaine divers signes que je vais simplement relater, quoique plusieurs soient contestables. Le lecteur en appréciera la justesse relative : « Un grand front annonce de la gravité; un petit front, de la vivacité; le front large dénote un enthousiaste; le front arrondi, un homme colère..... Les sourcils droits sont un signe de mollesse; courbés vers le nez, ils annoncent un homme dur et austère; courbés vers les tempes, un homme adroit à contrefaire les autres, un railleur; s'ils sont, pour ainsi dire, tirés en bas, ils indiquent un homme envieux........ De petites chairs dans les angles du côté du nez sont le signe de la méchanceté....... Les yeux gris sont le signe du meilleur caractère et les plus perçants...... Il y a des personnes dont les yeux clignotent beaucoup, ce qui marque un homme sans consistance; d'autres les ont fixes, signe d'effronterie; l'état moyen est encore ici le signe du meilleur caractère. » Aristote a aussi composé un opuscule substantiel et intéressant *de physiognomoniâ*, qui gagnerait beaucoup plus à être traduit qu'analysé. Il doit être considéré comme le précurseur de Lavater qui le cite à plusieurs reprises, sans lui rendre pourtant pleine et entière justice (1).

---

(1) Lavater; l'art de connaître les hommes par la physionomie. 10 vol. Paris, 1820. Voir notamment les tomes I et IX.

Le limaçon de l'oreille est mentionné par Aristote ; il admet qu'elle ne s'ouvre pas intérieurement dans le crâne, mais bien dans l'arrière-bouche. Il fait consister l'éternument dans l'explosion d'une grande quantité d'air par le nez ; il considère l'épiglotte comme faisant en quelque sorte partie de la langue ; il connaît assez bien l'œsophage et la trachée-artère. Vient ensuite une esquisse assez complète de l'anatomie de l'ensemble du corps humain dont l'auteur fait ressortir la supériorité d'organisation sur celle des animaux. Il établit que le cerveau de l'homme est en proportion plus considérable que celui des animaux; il le divise en deux lobes ; il parle aussi du cervelet et des deux membranes, l'une extérieure, plus forte, l'autre intérieure, plus faible, qui enveloppent ces deux organes dont il ignore les fonctions.

Livre III. — Le sang contenu dans les *veines* bat dans tout le corps et en même temps : c'est la première substance qui paraît dans les animaux ; il est dans le cœur avant même que le reste du corps soit formé. Quand il est trop séreux, il devient une cause de maladie; dans ce cas, il ne se coagule presque pas. Quand il se corrompt, il se change en pus, et le pus forme des squirrhes. — Le lait doit être distingué en deux parties : le sérum et la partie caséeuse qui est la plus importante.

C'est dans ce livre qu'Aristote s'attache à démontrer que le cœur est l'origine des *veines*. Il parle surtout de l'aorte. Quant aux nerfs, il est loin de les connaître aussi bien. Il considère les testicules comme les organes producteurs du sperme ; il indique les vaisseaux qui le portent dans l'intérieur de l'urètre ; il donne enfin une description fidèle des caractères physiques de ce liquide.

Livres V et VII. — Le livre V contient un exposé rapide de la théorie d'Aristote sur la génération spontanée des animaux inférieurs. Le livre VII est spécialement consacré à l'étude de la génération chez l'homme. Les phénomènes qui annoncent et accompagnent la puberté chez les deux sexes y sont parfaitement bien décrits ; on y trouve de plus, à côté d'une foule de détails très-exacts qu'il serait trop long de reproduire, les propositions suivantes généralement considérées aujourd'hui comme vraies par les physiologistes et par les praticiens : « Le moment de concevoir est naturellement dans les premiers jours qui suivent la cessation des menstrues. Il est rare que les femmes qui n'ont pas leurs menstrues soient fécondes ; cependant on a vu des exemples contraires. Il y a des femmes qui continuent à avoir leurs menstrues quoiqu'elles soient enceintes ; mais leur fruit est alors généralement chétif. »

Inutile de dire qu'Aristote ne se doutait pas de l'existence des spermatozoïdes, des ovules et de la ponte périodique. Il avait quelques notions sur le développement de l'embryon et sur ses enveloppes ; il connaissait quelques-uns des phénomènes de la grossesse, et il a recommandé aux sages-femmes d'utiles précautions pendant l'accouchement. Il a parlé de femmes qui ont eu trois et quatre enfants dans une seule couche ; il en cite même qui en ont eu cinq. Après avoir indiqué quelques maladies de la première enfance, il insiste sur les convulsions dont la gravité est surtout à craindre quand elles se manifestent, dit-il, pendant la pleine lune.

J'ai été frappé des analogies qui existent entre ce livre et le traité de *la génération* qui fait partie de la collection

hippocratique. En les comparant, il serait facile de prouver que la supériorité est le plus souvent du côté d'Aristote.

Livre VIII. — Ce livre est en grande partie consacré à l'indication de diverses maladies qui existent chez les animaux. L'auteur admet à tort que les chiens enragés peuvent communiquer leur maladie à tous les animaux qu'ils mordent, *excepté l'homme* (1). Il signale assez exactement les effets de la morsure de divers animaux venimeux : il constate que les scorpions du Phare et d'autres endroits ne sont pas dangereux, tandis que ceux de la Carie peuvent tuer; il s'appesantit surtout sur les fâcheuses conséquences de la piqûre de l'aspic.

§ II. — De l'ame (2). — Ce traité, traduit en français pour la première fois par M. Barthélemy-St-Hilaire, est du plus haut intérêt pour le médecin. C'est un livre de physiologie générale autant qu'un livre de psychologie proprement dite ; il traite à la fois des facultés vitales et des facultés psychiques. Je n'ai pas à en faire une analyse complète; je ne dois m'attacher qu'aux principaux points qui rentrent dans mon sujet.

Après avoir fait un exposé critique de l'opinion des philosophes ses prédécesseurs, Aristote établit qu'il considère l'ame comme le principe des êtres animés. Mais comment distinguer les êtres animés de ceux qui ne le

---

(1) Lucien n'ignorait pas le fait de la contagion de la rage des animaux à l'homme ; il l'indique dans un de ses dialogues.

(2) Barthélemy-St-Hilaire. 1 vol. grand in-8o. Paris, 1846. Cette traduction est précédée d'une belle préface et d'un long exposé du plan général de l'ouvrage.

sont pas? Voici sa réponse : « Pour affirmer d'un être qu'il vit, il nous suffit qu'il y ait en lui une seule des choses suivantes : l'intelligence, la sensibilité, le mouvement et le repos dans l'espace, et aussi ce mouvement qui se rapporte à la nutrition, à l'accroissement et au dépérissement (1). » Du reste, M. Barthélemy-St-Hilaire ayant résumé dans les lignes suivantes la pensée générale d'Aristote, c'est son témoignage que je vais invoquer : « L'âme est l'achèvement du corps, sa perfection, son acte, et, pour parler la langue aristotélique, son *entéléchie*..... L'âme est l'essence du corps qui sans elle n'est plus ce qu'il est, tout comme un œil de pierre, un œil en peinture n'est pas un œil véritable. L'âme n'est pas tout-à-fait le corps ; elle est quelque chose du corps; mais elle n'en peut être séparée, et Aristote n'ose même pas dire qu'elle y soit distinctement, comme le marin est dans le vaisseau qu'il gouverne.... L'âme ainsi comprise est la cause du corps vivant; c'est elle qui, en lui donnant la vie, le fait ce qu'il est. Elle la lui donne par quatre facultés diverses, la nutrition, la sensibilité, l'intelligence, la locomotion. Partout où l'on voit l'une de ces facultés, on peut affirmer qu'il y a vie, qu'il y a une AME. Ces facultés, du reste, se répartissent très-inégalement entre les êtres vivants. Les uns n'en ont qu'une : ainsi les plantes n'ont que la faculté de nutrition, n'ont que l'âme nutritive; d'autres êtres jouissent de toutes les facultés réunies ; tel est l'homme (2). » Écoutons encore le judicieux commentateur, faisant ressortir le vice de

(1) Liv. II, chap. 2, pag. 173.
(2) Préface du traité de l'âme, pag. 17 à 19.

la théorie aristotélique qu'il vient d'exposer : « Aristote a commis une bien grave erreur en comprenant sous une seule définition et l'âme des plantes, et l'âme des animaux, et l'AME de l'homme. Mais, dira-t-on peut-être, c'est une simple différence de mots ; Aristote donne le nom d'AME à ce que vous appelez la VIE. Cette objection n'a pas la moindre force, puisque Aristote comprend l'*intelligence* dans la *vie* telle qu'il la décrit.... L'AME, telle que nous la sentons en nous, sensible, intelligente, volontaire, est essentiellement distincte de cet autre principe qui fait vivre notre corps, le nourrit et le fait végéter. Assimilons, si vous le voulez, la nutrition dans l'homme à la nutrition dans la plante ; reconnaissons de part et d'autre une fonction toute pareille, et même des organes analogues, quelque différents qu'ils soient ; mais à aucun prix, si nous tenons à observer exactement les faits, ne confondons pas le principe qui sent et pense avec le principe qui nourrit. Ne les confondons pas même dans l'homme où nous les voyons réunis ; ne les confondons pas davantage dans l'homme et dans la plante, où nous les voyons si manifestement séparés. » Ne dirait-on pas que c'est Barthez qui a dicté ces lignes ? M. Barthélemy-St-Hilaire, sans prononcer les mots de *force vitale* et *force psychique*, admet évidemment le principe de la dualité du dynamisme humain. J'aurais bien quelques observations à lui soumettre sur la manière dont il comprend les rapports de la psychologie et de la physiologie ; je crois même qu'il me serait aisé de prouver qu'il n'a point fait à celle-ci une assez large part, au point de vue des services qu'elle rend à l'étude de l'homme sentant, pensant et voulant ; mais je ne puis pas traiter incidemment une aussi importante question. Il me suffira de

dire que, tout en admettant deux principes animateurs, il ne faut jamais perdre de vue l'unité de l'homme, pour ne songer qu'à une dualité radicale : les faits de l'ordre vital et ceux de l'ordre psychique ont entre eux des relations réelles, nombreuses, intimes; l'âme, comme la vie, se manifeste par des organes; l'altération de ceux-ci empêche son libre développement; leur état normal le favorise, etc., etc.

Comme élève de Montpellier, il m'est infiniment plus agréable de louer M. Barthélemy-St-Hilaire, pour les éloges qu'il décerne à cette illustre École, et en particulier à Bordeu, à Lacaze, à Barthez, à Dumas, à Fc Bérard et à « d'autres physiologistes encore vivants, dont les travaux non moins utiles soutiennent le vitalisme à la hauteur où leurs devanciers l'avaient porté. » Je suis encore de son avis quand il dit un peu plus loin : « Le vitalisme, en faisant une part aussi nette à la psychologie, s'il reste fidèle au Père de la médecine, reste bien plus encore fidèle à Platon. »

A l'inverse de M. Cousin qui a rattaché Stahl à Platon, M. Barthélemy-St-Hilaire le rattache à Aristote. Je regrette de ne pouvoir partager sur ce point l'opinion de l'ancien et éminent Professeur du Collége de France. Aristote et Stahl s'accordent, il est vrai, à admettre chez l'homme une seule force douée de plusieurs facultés; mais, pour Stahl, cette force unique est l'AME PENSANTE dont le PRINCIPE VITAL est une faculté; tandis que, pour Aristote, l'AME PENSANTE est, au contraire, une faculté du PRINCIPE VITAL. Le Stahlianisme est donc l'Aristotélisme renversé. Les médecins qui ont étudié la doctrine médico-psychologique de Stahl peuvent seuls se figurer avec quelle indignation le Professeur de Hall, spiritualiste outré et

éminemment religieux, aurait répondu à celui qui serait venu lui dire : « l'AME PENSANTE, qui, dans votre système, dirige tous les phénomènes de l'économie humaine, n'est qu'une faculté du principe qui anime les végétaux et les animaux, comme le voulait Aristote ! »

Dumas, de Montpellier, a beaucoup mieux compris que M. Barthélemy-St-Hilaire la pensée principale de Stahl, quand il a dit : « Le génie vaste et profond de Stahl avait créé cette doctrine où l'AME PENSANTE, représentée comme le principe unique du sentiment, du mouvement et de la vie, reste seule chargée du soin de conserver le corps, en appliquant à des usages prévus les facultés et les forces qu'elle accommode et proportionne à ses divers besoins (1). »

La traduction de M. Barthélemy-St-Hilaire est encore passible de plusieurs rectifications de détail que je ne tenterai pas, M. Boyer s'étant chargé de cette tâche qu'il accomplira mieux que je ne pourrais le faire moi-même.

Quant aux notes médicales de M. Barthélemy-St-Hilaire, il en est qui ne sont pas au niveau de la science actuelle.

Le traité de l'*âme* contient, en outre, une théorie de la vision, de l'audition, de l'odorat, du goût et du toucher.

Quoique peu disposé à admettre le principe de l'immortalité de l'âme, Aristote cherche à établir son agérasie. Voici en quels termes : « L'intelligence semble être dans l'âme comme une sorte de substance, et ne pas pouvoir être détruite. Ce qui paraîtrait surtout devoir la détruire, c'est l'alanguissement qui flétrit l'homme dans la vieillesse.

---

(1) Ch.-L. Dumas. Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme.

Mais ici il arrive précisément ce qui se passe pour les organes des sens. Si le vieillard avait encore la vue dans un certain état, il verrait tout aussi bien que le jeune homme. De même la vieillesse de l'intelligence vient non pas de quelque modification de l'âme, mais de la modification du corps dans lequel elle est, comme il arrive d'ailleurs dans les ivresses et les maladies. La pensée, la réflexion se flétrissent, parce que quelque autre chose vient à se détruire à l'intérieur; mais le principe même est impassible (1). » Ceux qui désirent creuser plus profondément ce sujet, liront avec intérêt l'ouvrage de M. le Professeur Lordat, intitulé : *Preuves de l'insénescence du sens intime de l'homme.*

Barthez a consacré quelques pages à l'analyse du traité de l'âme ; il trouve dans ce traité une certaine obscurité qui ne règne pas habituellement dans les œuvres d'Aristote (2). Cette remarque me paraît juste : le philosophe péripatéticien montre, en effet, un certain embarras quand il a à déterminer si l'âme, telle qu'il l'entend, est ou n'est pas un être substantiel, distinct ou non du corps ; si elle constitue, en d'autres termes, une entité, un être existant par lui-même. Mais, en dernière analyse, il répond négativement, quoique son langage trahisse parfois l'incertitude de son esprit. L'âme ou l'entéléchie est pour lui une formule abstraite qui résume toutes les fonctions vitales et psychiques. C'est une perfection inhérente au corps humain, comme la forme à la matière. Il fait pour-

---

(1) Trad. de M. Barthélemy-St-Hilaire, pag. 141.

(2) Barthez, nouv. éléments de la science de l'homme; 2e édition, tom. I, pag. 69-70.

tant quelques restrictions, et il hésite à considérer l'âme comme une simple modalité de la matière organisée. Ajoutons que le mot *matière* n'est pas pris par lui dans le sens que lui donne Descartes. On sait que le philosophe français a établi une distinction profonde, radicale, exagérée, entre l'esprit et la matière, n'accordant guère à celle-ci que l'étendue et l'inertie. Aristote, comme Platon, admettait, au contraire, une certaine activité dans la matière inorganique elle-même ; et, sous ce rapport, la science moderne doit leur donner raison. La matière dite brute, inorganique ou inanimée, n'est pas, en effet, aussi inerte et aussi passive qu'on a bien voulu le dire. Ne suffirait-il pas, pour le démontrer, d'invoquer les lois d'attraction et de gravitation et le fait si remarquable de la cristallisation des corps, de leurs affinités électives, les phénomènes dits catalytiques, les actions électro-magnétiques, etc. ? Mais laissons là une discussion qui pourrait paraître extra-médicale, et passons aux *problèmes*.

§ III. Des problèmes. — Ce traité est divisé en 38 sections ; il n'a pas été traduit en français ; je l'ai principalement étudié dans l'édition græco-latine de 1597, qui contient l'interprétation latine de Théodore Gaza (1).

La plupart des sections sont consacrées à la solution de problèmes afférents à la médecine. La première surtout est exclusivement médicale. Elle comprend 59 problèmes différents, exposés d'une manière nette et concise, et suivis de solutions qui, sans être toujours satisfaisantes,

(1) *Operum Aristotelis*, 1597. 2 tom. *Apud Guillelmum Lœmarium*. — Voir le tom. II, pag. 821-1042.

témoignent en faveur de la sagacité et de la variété inouïe des connaissances d'Aristote. Il se demande, entre autres choses, comment il se fait que les changements de saisons et les variations atmosphériques puissent tantôt engendrer, tantôt guérir les maladies. Il étudie celles-ci dans leurs relations avec les saisons, avec les vents, avec les aliments, les eaux, le lever et le coucher des astres. Hippocrate n'est pas cité; mais, par le fait, on retrouve les mêmes idées dans le traité *des airs, des eaux et des lieux*, et dans celui des *épidémies*. — N'oublions pas qu'Aristote est fils de médecin, et qu'il a médité les œuvres de Démocrite et de la plupart des autres grands hommes de la Grèce qui sont à la fois philosophes et médecins. J'indique ce fait pour faire remarquer que, malgré les nombreuses analogies médicales qui existent entre le médecin de Cos et le philosophe de Stagyre, on n'est pas en droit de conclure que celui-ci a tout emprunté au premier. Je suis d'autant plus disposé à admettre le contraire, qu'il est démontré pour moi que quelques vérités médicales contenues dans Aristote ne se retrouvent pas dans les livres hippocratiques. Aristote les a donc puisées ailleurs, s'il n'en est pas lui-même l'auteur; et Hippocrate, tout grand qu'il est, ne représente pas toute la science médicale de l'antiquité. En voici une preuve : c'est Thucydide et non pas Hippocrate qui nous a fait connaître la *terrible peste* d'Athènes, et qui a insisté sur son caractère contagieux. Aristote, de son côté, signale la peste *comme la plus contagieuse des maladies* ( *probl.* 7 ); il voit dans le fait de la contagion une sorte de ferment, exigeant cependant, pour agir, une prédisposition du sujet. Le *problème* 8 de la section VII est ainsi conçu : *Pourquoi ceux qui fréquentent des*

*personnes atteintes de phthisie, d'ophthalmie et de gale en sont-elles elles-mêmes atteintes, tandis qu'on ne contracte pas ainsi l'hydropisie, les fièvres, l'apoplexie et d'autres maladies?....... C'est que la phthisie rend l'air de la respiration lourd et nuisible....... La gale est plus contagieuse que la lèpre et les autres maladies de la peau.....* Hippocrate, au contraire, reste muet sur la grande question du développement des maladies par voie de contagion, si bien comprise par Aristote. — En parlant des ophthalmies, l'auteur des *problèmes* désigne probablement les purulentes. Quant à la contagion de la phthisie, il l'a exagérée.

Revenons à la section I: Aristote cherche à s'expliquer comment quelques médicaments peuvent purger sans agir comme diurétiques, tandis que d'autres sont diurétiques sans purger. Il n'est pas moins surpris d'avoir à constater que, parmi les divers remèdes, quelques-uns, comme l'ellébore, font vomir; d'autres, comme la scammonée, purgent; d'autres enfin agissent à la fois comme vomitifs et comme purgatifs, par exemple, *elaterium* et *thapsiæ succus*. Est-il besoin d'ajouter qu'Aristote pousse trop loin le désir de tout expliquer, et que la cause première de ces phénomènes lui a échappé comme à ses successeurs!

Toutes les questions qu'il se pose sont loin d'avoir la même importance : c'est ainsi qu'il se demande comment il se fait que le changement de boissons aqueuses puisse favoriser la production des poux chez ceux qui sont disposés à en avoir (*probl.* 16). Heureusement que la plupart des autres *problèmes* ont une bien plus haute portée. En voici des exemples : *Quels sont les signes des abcès purulents? quels sont ceux qu'il faut inciser et ceux qu'il faut brûler; quels sont ceux enfin qu'il faut traiter par d'autres remèdes?*

Le *problème 44* est à peu près ainsi formulé : *Comment se fait-il que le poivre, pris à haute dose, agisse comme diurétique, et, à petite dose, comme purgatif?* Avant de chercher à expliquer le fait, il eût fallu le constater ; et Aristote aurait été, je crois, en peine de l'établir. Le *problème* suivant est plus utile à méditer : *Comment se fait-il que les uns guérissent les mêmes inflammations en réchauffant, les autres en rafraîchissant?* Un peu plus loin, il distingue les médicaments et les poisons des aliments, en ce que les premiers ( médicaments et poisons ) ne sont pas susceptibles de coction. Les médicaments peuvent tuer quand ils sont donnés à trop haute dose, tandis que la propriété des poisons est de tuer, même à très-petite dose.

Cette première section est terminée par des considérations sur l'importance de l'examen de l'urine dans les maladies, sur l'utilité de quelques moyens hygiéniques, et sur le traitement des fièvres intermittentes. L'exercice et un régime tonique et excitant sont particulièrement recommandés contre la fièvre quarte.

La section IIe a trait à la sueur, aux conditions qui la favorisent, qui l'engendrent et qui la diminuent. A côté de vues saines et pratiques, on trouve une foule de subtils raisonnements que j'épargnerai au lecteur.

La description des effets produits par l'abus du vin remplit la section IIIe. L'auteur insiste sur l'ivresse et sur le tremblement déterminé par un usage habituel et immodéré de cette boisson.

Dans la IVe, il entre dans d'intéressantes considérations sur les plaisirs aphrodisiaques. Dans la Ve, il parle surtout des divers genres d'exercices.

Les autres sections ne sont pas aussi exclusivement

médicales, sauf quelques-unes, notamment la IXe : il y est question des vibices et des cicatrices qui intéressent la peau. Dans la Xe, on trouve la question suivante : *Comment se fait-il que l'homme seul soit sujet aux hémorrhagies nasales?* La disposition hémorrhagique essentielle s'observe, en effet, rarement dans le règne animal. « On peut néanmoins, dit M. Lordat, après avoir rapporté l'opinion d'Aristote corroborée par celle de Blumenbach, citer quelques exemples de la disposition hémorrhagique chez les bêtes (1). »

Dans le cours de l'ouvrage, Aristote fait plus d'une fois allusion à l'hypothèse des quatre ou cinq éléments, qui malheureusement fut pour lui un dogme fondamental. Après s'être perpétuée à travers tout le moyen âge, cette pure invention de l'antique philosophie commença à perdre son prestige primitif, grâce aux travaux de Stahl, qui admit des corps indécomposés tout différents des éléments d'Aristote (2).

§ IV. La politique (3). — Aristote, définissant l'homme, d'après un de ses attributs principaux, l'appelle un *être sociable.* Il distingue dans l'âme humaine deux parties, l'une qui possède par elle-même la raison ; l'autre qui, sans la posséder, est néanmoins capable de lui obéir.

Faisant probablement allusion aux travaux d'Hippocrate, il dit que l'innovation a profité à la médecine qui a secoué ses vieilles pratiques.

---

(1) Lordat, traité des hémorrhagies. Paris, 1808, pag. 189.

(2) Voir Dumas. Leçons sur la philosophie chimique, etc., 1836, pag. 84.

(3) Édit. de Barthélemy St-Hilaire, grec et français en regard. 2 vol. grand in-8.

Il établit, d'une manière incontestable, l'influence des climats sur le moral des peuples ; démonstration déjà faite par Hippocrate dans le traité *de l'air, des eaux et des lieux.*

Il veut que l'éducation du corps précède celle de l'esprit, et il accorde aux exercices gymnastiques le degré d'importance qu'ils méritent.

Voici les principales prescriptions qu'il recommande : « Comme la nature a limité la faculté génératrice à 70 ans tout au plus pour les hommes et 50 pour les femmes, c'est en se fixant sur ces extrêmes qu'il faut déterminer l'âge où doit commencer l'union conjugale. Les unions prématurées sont peu favorables aux enfants qui en sortent..... On peut donc déterminer l'époque du mariage à 18 ans pour les femmes et à 37 ou un peu moins pour les hommes..... Les mères, durant la grossesse, veilleront avec soin à leur régime ; elles éviteront les émotions morales. » Tout autant de préceptes qui dénotent l'esprit pratique et judicieux du philosophe de Stagyre.

Dans la recommandation suivante, Aristote a été beaucoup moins heureux : « Si quelques mariages deviennent féconds au-delà du terme formellement imposé à la population, il faut provoquer l'avortement, avant, dit-il, que l'embryon ait reçu le sentiment et la vie. Le crime ou l'innocence de ce fait ne dépend absolument que de cette condition. » C'est plutôt le siècle d'Aristote qu'Aristote lui-même qu'il faut accuser d'un tel conseil. On sait que l'individualité de l'embryon et son animation n'étaient pas admises chez les anciens, pendant les quarante premiers jours. Platon dit aussi, dans le *Théétète*, que les

sages-femmes ont le droit de faire avorter le fœtus quand il est jeune.

Aristote établit avec assez de raison qu'en général les femmes jeunes souffrent davantage en couches et courent de plus grands dangers que celles qui sont plus âgées.

Les hommes trop âgés comme les jeunes gens ne produisent, dit-il, que des êtres incomplets de corps et d'esprit, et les enfants des vieillards sont d'une faiblesse irremédiable. L'homme doit renoncer à procréer après 55 ans.

Frappé des rapports intimes qui existent entre la mère et le fœtus, Aristote a encore écrit : les enfants ne ressentent pas moins les impressions de la mère qui les porte, que les fruits ne tiennent du sol qui les nourrit.

Il recommande aux parents de garder les enfants dans la maison paternelle jusqu'à 7 ans, et de les habituer de bonne heure au froid, pour les aguerrir contre les principales causes des maladies.

§ V. Météorologie et opuscules divers. — Je ne dirai rien de la *météorologie* d'Aristote, ouvrage riche de documents précieux et de nature à intéresser principalement les physiciens. Elle traite de l'air, de la pluie, des nuages, du tonnerre, des éclairs, des comètes, de la voie lactée, etc.

Les traités *de la génération des animaux*, *du principe du mouvement des animaux et des parties des animaux* méritent encore aujourd'hui les éloges des zoologistes ; ils fournissent de précieux détails sur l'anatomie et la physiologie comparée.

C'est dans le livre sur la *génération des animaux*, qu'au

dire de Barthez, Aristote emploie, *le premier peut-être*, l'expression de *principe vital* des animaux (1).

L'âme, d'après Aristote, est le principe des mouvements des animaux; elle opère par le souffle inné, éther ou pneuma, qui est cause de la chaleur animale. Les mouvements sont divisés en volontaires et involontaires, etc.

Dans le livre *de la sensation et des choses sensibles*, la sensibilité est considérée comme le caractère essentiel de l'animalité. Les divers sens y sont judicieusement étudiés. On y trouve même l'indication des *phosphènes* : « Lorsqu'on se presse l'œil et qu'on le frotte, il semble qu'il en sort du feu et des étincelles. Cette apparence se produit surtout dans les ténèbres, ou bien lorsque l'on ferme les paupières. » Le premier signalement de ce phénomène est donc de beaucoup antérieur à Newton, à qui on l'attribue trop généralement; il revient de droit à Aristote (2).

Nous retrouvons dans le traité *de la respiration* la désignation du *principe vital*. J'ai montré, dans l'*Étude médicale sur Platon*, qu'Aristote connaissait beaucoup mieux cette fonction que son maître. Je me bornerai à ajouter que le chapitre XX est consacré à l'exposé d'une théorie de la palpitation du cœur et du pouls, dans laquelle le mouvement sanguin est comparé à l'ébullition d'un liquide. L'auteur constate, en second lieu, la simultanéité du battement des vaisseaux sanguins qui tous dépendent du cœur. Il parle enfin de la membrane exté-

---

(1) Barthez. Nouv. élém. 2me édit. Paris, 1806, t. I, notes, p. 28.

(2) Dans un récent ouvrage, M. Serre, d'Uzès, a traité à fond l'intéressante question des *phosphènes*. Paris, 1853.

rieure du cœur, et il admet, d'après ses observations personnelles, que le pouls est plus fréquent chez les jeunes animaux que chez les vieux.

L'opuscule *de la jeunesse et de la vieillesse, de la vie et de la mort*, nous offre le développement d'une pensée chère à Aristote, d'après laquelle la chaleur a sa source dans le cœur, et sans elle la vie n'est plus possible. Il contient de belles considérations sur les êtres animés, et des notions fort justes sur la divisibilité des végétaux et des insectes, et l'individualité des animaux supérieurs.

Le traité *des rêves* est destiné à prouver que le rêve se rapporte à l'imagination qui n'est elle-même qu'une modification de la sensibilité.

Dans le livre IV, chapitre II, *des parties des animaux*, Aristote réfute Anaxagore qui plaçait dans la bile la cause des maladies aiguës. « Anaxagore se trompe, dit-il, en supposant que la bile est la cause des maladies aiguës, et qu'elle se jette, lorsqu'elle est en excès, sur le poumon, les veines et les plèvres. » On voit, ajoute M. Littré, que la théorie de la bile dans les maladies est antérieure à Hippocrate (1). Tant il est vrai qu'on retrouve dans l'antiquité le fond de la plupart des systèmes qui ont eu plus ou moins de vogue dans les temps modernes !

Entre autres faits curieux renfermés dans le livre περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων (2), je me bornerai à l'indication

---

(1) Littré, ouv. cité, t. I, p. 19.

(2) La plupart des opuscules qui précèdent ont été traduits par M. Barthélemy-St-Hilaire. Pour celui-ci comme pour les autres qui n'ont pas été traduits en français, mes citations se réfèrent à l'édi-

des suivants. On dit que le phoque vomit, quand il est pris, une matière visqueuse qui est un remède utile aux épileptiques (t. II, p. 1091). — Chez les Cyclopes de la Thrace, il existe, dit-on, une fontaine limpide et semblable en apparence aux autres eaux ; mais si quelque animal boit de cette eau, il meurt sur-le-champ (t. II, p. 1105). — On dit que la substance dont les Scythes imprègnent leurs flèches provient des vipères qu'ils font putréfier et qu'ils mélangent ensuite avec du sang humain ; il se forme ainsi un poison mortel (t. II, p. 1105). — On dit qu'il y a en Arabie une espèce d'hyènes dont l'aspect seul enlève la voix à l'homme et aux autres animaux. Ils tombent dans un tel état d'abattement, qu'ils ne peuvent plus se mouvoir (t. II, p. 1106). — Quant à l'authenticité de ces assertions et à la réalité plus ou moins problématique des faits qu'elles expriment, il serait oiseux de les discuter.

Je bornerai là mon analyse. Elle n'offre qu'une esquisse imparfaite du génie de l'illustre péripatéticien, considéré au point de vue médical. Nul doute que si nous possédions les autres ouvrages qu'il a composés, j'aurais eu à mettre beaucoup plus en relief les connaissances anthropologiques de cette vaste intelligence.

---

tion déjà citée, de 1597. Malgré la petitesse des caractères et les abréviations du texte, c'est celle qui m'a paru la plus commode à manier.

# CHAPITRE IV.

## PARALLÈLE ENTRE PLATON ET ARISTOTE CONSIDÉRÉS AU POINT DE VUE MÉDICAL.

L'étude des œuvres de Platon et d'Aristote nous montre que la philosophie ancienne a pris les choses de très-haut : dès son premier vol, elle s'est élancée vers les plus hautes régions, elle a abordé résolument les problèmes les plus ardus, et a atteint, sur certains points, les limites les plus reculées de l'esprit humain.

Aristote est évidemment supérieur à Platon par le nombre et la variété de ses connaissances. Comme l'a dit M. Cousin, dans un langage plein de vérité et de concision, « Platon est le génie de l'abstraction ; Aristote celui de la classification. Le premier a eu plus d'élévation ; le second plus d'étendue (1). » Si le maître excelle dans l'étude de l'âme pensante, le disciple l'emporte, et de beaucoup, dans celle des corps vivants. Celui-là penche vers l'idéalisme : c'est un homme de théorie, un grand rationaliste ; celui-ci accorde une plus large part au sensualisme et à l'empirisme ; il se complaît davantage dans le domaine des faits et des applications utiles ; il interroge patiemment la nature ; il montre une rare perspicacité dans l'analyse des phénomènes ; il s'attache enfin plus que Platon à appuyer ses raisonnements, quoique parfois plus captieux que solides, sur l'observation des faits.

Du reste, dans l'antiquité, nul ne fut aussi bien placé

---

(1) Cousin. Cours de l'histoire de la philosophie, t. I, p. 271.

qu'Aristote pour l'étude des sciences naturelles : son amitié et ses relations avec Alexandre lui valurent une foule de matériaux très-précieux pour ses travaux d'anatomie et de physiologie comparée. Pourquoi faut-il qu'ébloui par son heureuse position, et trop fier de son génie, il ait été injuste envers la plupart de ses devanciers ? L'ingratitude dont il a fait preuve à l'égard de Platon, son protecteur et son maître, est une tache dont on ne saurait le laver. Sa critique, bien qu'habituellement trop sévère, est pourtant, il faut l'avouer, judicieuse et irréprochable dans une foule de points. En somme, il redresse Platon, il le féconde, l'améliore et le complète. Il fait par rapport à lui ce que Leibnitz a fait par rapport à Descartes.

Sur plusieurs faits de détail, ils sont l'un et l'autre dans l'erreur; mais dans les hautes questions qui intéressent la philosophie médicale, il suffit le plus souvent de les combiner pour être dans le vrai.

La doctrine anthropologique de Platon, formulée dans le *Timée*, repose sur la dualité du dynamisme; celle d'Aristote, sur son unité. Aristote a bien vu, sans contredit, les deux groupes de phénomènes vitaux et psychiques que nous admettons ; il les a même distingués; mais il n'a pas cru devoir les séparer d'une manière aussi tranchée que Platon, et les rapporter à deux forces de nature différente. Le premier, tout en faisant une bonne part à la considération des organes et de leurs altérations pathologiques, représente surtout le *vitalisme* comme médecin ; le second se rapproche beaucoup plus de l'*organicisme* (1).

(1) Dans mon *Étude médicale sur Platon*, j'ai avancé que l'idée de

Remarquons, en passant, que le mot *vitalisme*, pris dans son sens originel, est impropre à désigner la doctrine médicale de Montpellier. Cette doctrine, telle que la comprennent les esprits judicieux, larges et éclectiques de cette École, ne consiste pas en un perpétuel hommage rendu à une abstraction réalisée : elle voit dans l'économie vivante trois grandes catégories de phénomènes ( physico-chimiques, vitaux et psychiques ); elle recommande expressément leur étude; elle va à la recherche des forces et des lois qui les expliquent; elle apprécie leurs analogies, leurs différences, leurs divers modes de combinaison, les influences réciproques qu'ils exercent et reçoivent; elle accepte et propage le progrès, d'où qu'il vienne, et, loin de se perdre dans de futiles et interminables discussions, elle fait tout converger vers les applications pratiques. L'hippocratisme agrandi, épuré et perfectionné n'est pas autre chose.

Encore un mot sur les méthodes respectives de Platon et d'Aristote : Platon recommande l'observation directe, la division, l'induction et la déduction comme moyens de découvrir la vérité. Mais il aime surtout les notions *à priori*; il a souvent recours à l'hypothèse; il s'élance

---

la dualité du dynamisme de l'homme se trouve dans les livres hippocratiques. Depuis lors, M. Malgaigne a soutenu le contraire, dans une polémique qu'il a engagée contre M. Lordat et la *Gazette Médicale* de Montpellier. Je suis heureux d'apprendre que MM. Alquié, Kühnholtz et Lassalvy se sont chargés de répondre aux allégations du Professeur de Paris, sur le fait en question, et je persiste à soutenir que la distinction ci-dessus existe dans les œuvres Hippocratiques, quoique moins développée et moins bien établie que dans le *Timée*.

dans les idées spéculatives, négligeant beaucoup trop les conclusions pratiques, d'une utilité immédiate et d'une application matériellement avantageuse. Aristote, tout en restant dogmatique, accorde plus de place à l'expérience directe et à l'expérimentation, aux données fournies par les sens, à l'examen scrupuleux des faits ; il aime un peu moins l'hypothèse ; il associe, comme lui, l'analyse et la synthèse ; il pratique aussi l'induction qu'il n'a pourtant pas réglementée, et il abuse du syllogisme dont il généralise beaucoup trop les applications ; il tient enfin plus que Platon à donner à tous ses travaux une tournure pratique.

Tous les deux, Platon surtout, ont, ai-je dit, recours à l'hypothèse. Blâmons-les de l'avoir parfois substituée à la réalité, mais ne la repoussons pas d'une manière formelle dans l'investigation des faits scientifiques. Elle a été parfois la source de découvertes que l'induction seule aurait été impuissante ou tout au moins plus lente à réaliser. Manié avec sagesse et restreint dans de justes limites, un *à priori* a fourni aux bons esprits le moyen de confirmer *à posteriori* la démonstration de nombreux faits qui serait peut-être encore à trouver si le raisonnement n'en avait pas au préalable soupçonné la probabilité.

Du reste, la plupart de ceux qui crient le plus contre l'hypothèse ne sont pas les derniers à en faire usage. Tant qu'on se bornera à ne la prendre que pour ce qu'elle vaut, à ne s'en servir que comme d'un moyen de vérification, de progrès et même d'explication provisoire ; tant qu'on sera disposé à la rejeter sans ménagement, si elle ne cadre pas avec les conséquences logiques des faits, sauf à la reprendre ensuite plus ou moins modifiée, nul

doute que son emploi ne puisse être utile. L'important est de savoir faire le départ entre l'incertain, le probable et le certain, et de ne pas mettre une prévention de l'esprit à la place du langage des faits.

L'illustre et regrettable Fréd. Bérard, qui possédait au plus haut degré le talent d'une critique fine et éclairée, n'a pourtant pas présenté sous leur vrai jour les doctrines des deux philosophes grecs. Voici ce qu'il écrivait en 1819 : « Platon s'était égaré par imagination, Aristote se perdit par l'esprit d'abstraction ; l'un emploie des images et des êtres substantiels pour moyens d'explication; l'autre des abstractions et des mots; l'un et l'autre aveuglent l'entendement, puisqu'ils l'empêchent de voir les faits ; ils le circonscrivent en lui-même et dans ses propres idées. Ni l'un ni l'autre n'observaient pas mais devinaient la nature des choses. Le système d'Aristote est celui de Platon débarrassé de la forme poétique et rendu simplement abstrait (1). »

Plus je médite ces paroles, plus je reste convaincu que Fréd. Bérard a dû juger, sans connaissance de cause, Platon et Aristote.

Plusieurs autres médecins, d'ailleurs recommandables, ne sont pas plus justes à leur égard. Examinons à ce sujet une récente appréciation de M. Gintrac : « Embarrassée, dit-il, par les formes du raisonnement, par des subtilités vaines, sous l'empire des idées de Platon et d'Aristote, dont Galien s'était constitué l'adepte et le trop fidèle

---

(1) Fréd. Bérard. Doctrine médicale de l'École de Montpellier, pag. 354.

traducteur, la médecine a suivi la révolution introduite par Bacon dans l'étude des sciences; elle ne l'a suivie, il est vrai, que de loin (1). » Que de choses à reprendre dans ces lignes ! Est-il raisonnable d'imputer à Platon et à Aristote *les subtilités vaines et les formes du raisonnement qui ont embarrassé la médecine?* Et Galien, dont l'admiration pour Hippocrate n'avait presque pas de bornes; Galien, qui, malgré ses hypothèses inadmissibles et son verbeux dogmatisme, a rendu tant de services à la médecine et a devancé son siècle, sous tant de rapports doit-il être considéré comme un simple *adepte et un trop fidèle traducteur* des idées Platonicienne et Aristotélique ! Le vrai fondateur de la méthode expérimentale et inductive, c'est Hippocrate. Bacon l'a propagée; il en a parfaitement formulé les règles, mais il ne l'a pas inventée (2).

Relisez la *métaphysique*, vous verrez si Aristote est l'ennemi de la méthode inductive; entre autres passages, méditez le suivant : « Les hommes acquièrent l'art et la science au moyen de l'expérience; car c'est de l'expérience, comme l'a fort bien dit Polus, que provient l'art, et de l'inexpérience que provient le hasard. L'art se forme lorsque, d'un grand nombre d'idées fournies par l'expérience, il s'est formé une conception générale applicable à tous les cas identiques. Savoir que tel remède a guéri

---

(1) Gintrac. Cours théorique et clinique de pathologie. Paris, 1853, t. I, p. 62.

(2) Dans son *Cours d'histoire de la médecine*, etc., M. Kühnholtz a exposé avec netteté et apprécié avec plus de justesse l'influence de Platon et d'Aristote sur les doctrines médicales de l'antiquité. Montpell., 1837.

Callias, qu'il a guéri Socrate et plusieurs autres malades, c'est le fait de l'expérience ; mais savoir que tel remède a guéri tous les malades atteints de maladies muqueuses, bilieuses ou de *causus*, c'est le propre de l'art (1) »

Qu'on prenne garde néanmoins à un écueil : tout en admirant Platon et Aristote, n'ayons pas d'enthousiasme irréfléchi. Leur génie ne doit pas faire oublier leurs erreurs : je les ai signalées avec la même franchise que les vérités qu'ils ont proclamées. J'ai toujours eu présente à l'esprit la belle maxime que l'un d'eux a si bien formulée. *Licet amici ambo sint, sanctum est veritatem ipsis in honore anteponere* (2).

FIN.

---

(1) Édit. de 1597, t. II, p. 1224. — Cet ouvrage, bien apprécié par M. Ravaisson, a été traduit en français par MM. Pierron et Zévort.

(2) Aristote. *De moribus*. Édit. de 1597, t. II, p. 7. S'il m'est arrivé de citer quelquefois Platon, Aristote et Galien, en latin et non d'après le texte grec, ça été uniquement pour éviter à quelques lecteurs la difficulté des interprétations.

# TABLE DES MATIÈRES.

## ÉTUDE MÉDICALE SUR PLATON.

## ÉTUDE MÉDICALE SUR ARISTOTE.



